

# JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

## Chronique de Bretagne

AU QUATORZIÈME SIÈCLE.

I.

### LES ÉTATS.

C'était environ la fête de la Magdeleine, l'an de grâce 1334; Jehan, troisième du nom, duc de Bretagne, avait convoqué, dans la ville de Rennes, les états de sa principauté. On suivit, pour le cérémonial de cette assemblée, l'ordonnance primitive d'Alain Fergent : au centre de la salle, sur une estrade exhaussée de trois marches couvertes d'un riche tapis aux armes de Bretagne, était placé un trône en forme de chaise, surmonté d'un baldaquin de velours bleu, broché perles et or, et garni aux angles de touffes de plumes. Le duc Jehan, revêtu de l'habit royal, fut conduit à ce trône par les grands officiers de son hôtel. Le comte de Montfort se plaça sur un tabouret, à la droite de son

frère consanguin : le jeune prince portait sur les épaules un riche manteau *céleste* semé d'hermine; une robe d'un riche tissu fin et moelleux lui fermait au cou par un nœud d'orfèvrerie, et à la taille par une ceinture d'or : c'était un présent de Guillaume de Brienne, duc d'Athènes, au retour de son expédition de Morée. La chaîne de chevalier brillait sur la poitrine du comte; un large baudrier enrichi de broderies nuancées formant des arabesques supportait une épée large, incrustée de pierreries : Montfort l'avait reçue du jeune et malheureux David de Bruy, roi d'Écosse, le jour de la bataille de Mont-Cassel.

Le prince royal de Bretagne était à côté du duc souverain comme auprès d'un juge, attendant la lecture de la proposition qui devait attaquer ses droits à la couronne. Il s'entretenait familièrement avec le sire de Léon-Châteauneuf, son frère d'armes, et semblait plus occupé de la situation du comte de Flandre, son beau-frère, que de la décision éventuelle du grand conseil.

Au bas des marches de l'estrade étaient assis le chancelier de Bretagne, le sire de Blossac, grand écuyer, portant l'épée nue, et le sire de Rohan, qui, par raison d'héritage, tenait entre ses mains un coussin de drap d'or sur lequel était posée une couronne d'or à hauts fleurons richement



garnis de pierres précieuses. Les évêques et les abbés occupaient la droite de la salle. Vis-à-vis, les neuf pairs de Bretagne et les Bannerets siégeaient dans deux stalles, chacun au-dessous de son blason. En face du trône, un bureau formé d'une longue et large table de chêne couverte d'un tapis à franges d'argent, était occupée par les présidents, les conseillers du parlement, quatre maîtres des comptes et les sénéchaux de Rennes et de Nantes. Les députés de la bourgeoisie et des corps de métiers remplissaient le fond de la salle; ils étaient rangés selon les prérogatives de leurs bailliages; les juridictions de Nantes et de Rennes étaient séparées l'une de l'autre par un long espace que remplissaient une troupe d'archers et des compagnies d'hommes de la milice sous le commandement de leurs connétables, Jehan de Puy-Taillé, dit le *Seigneur des serpents*, et Jacques le Loup, arrière-petit-neveu du moine de la Vieuville, que les Anglais de Henri II, le fléau de la Bretagne au douzième siècle, avaient surnommé le *juge-ment de Dieu*.

Il y avait aussi à cette assemblée les *officiers de la maison*; les uns étaient postés à l'entrée de la salle, les autres étaient groupés derrière le trône et au bas de l'estrade. Deux pages se tenaient debout auprès du duc de Bretagne. Leurs robes d'étoffe brochée soie et or étaient armoriées d'hermines sur la poitrine et au côté droit : l'un portait à gauche un blason au *champ* d'argent avec l'aigle impériale de *sable*, membré et becqueté de *gueules* à la cotice de *gueules* sur le tout; l'autre avait également un écu armorié, mais il était d'*azur* à dix billettes percées d'argent; ce dernier page avait le visage beau et la chevelure blonde (1); le premier, au con-

traire, était laid, d'un aspect repoussant; ses yeux verts et petits roulaient dans des orbites saillantes, son nez gros et court relevait sur une bouche charnue et grande; son maintien était rude; ses épaules larges commençaient déjà à s'arrondir, ses mains calleuses et la peau basanée de son visage annonçaient des habitudes étrangères à la vie molle et parfumée des cours : c'est qu'en effet ce jeune page était du Guesclin à l'âge de quinze ou seize ans. Il avait été conduit, tout couvert de sueur, de meurtrissures et de gloire, de la place du tournoi à l'hôtel du duc de Bretagne, qui lui avait fait quitter l'armure de chevalier et reprendre l'habit de *damoisel*, parce qu'il n'était encore qu'un enfant. Il n'était question dans la cité de Rennes que de l'adresse et du courage de ce *malgracieux varlet*. Les dames et les bachelettes cherchaient à le voir, et quand elles l'avaient bien regardé, elles ne le trouvaient plus si laid, si *mal plaisant*; c'était le commencement de la fortune de du Guesclin.... Plus tard, avant qu'il ne fût connétable de France, duc de Molines, comte de Longueville et de Burgos, il épousa Tiphaine de Raguenel, la plus jolie des dames de Dinan; plus tard encore, il fut armé chevalier devant une noble et belle dame; puis, quand il tomba au pouvoir du prince Noir, les dames de Bretagne et de France s'en allèrent à Bordeaux, offrir leurs parures et filèrent la quenouille de lin pour la rançon du vaillant chevalier.

L'appel nominal et la révision des droits de séance ayant eu lieu, le chancelier Guillaume de Baden donna lecture de la proposition : elle consistait à remettre la couronne de Bretagne entre les mains du roi de France, à condition que le duché d'Orléans serait assuré en échange à la dame de Penthievre, nièce du duc Jehan. La rédaction de ce projet avait été combinée dans le conseil privé du château de la Tour-Neuve, sous la direction de maître Guillaume de Baden, homme d'un esprit

(1) René de Saint-Pern, fils du sire Bertrand de Saint-Pern, qui fut deux fois ambassadeur en Angleterre, et qui était parrain de Bertrand du Guesclin.



subtil et très-habile dans les controverses du droit canon et du droit civil. Il avait eu soin de mettre en relief les avantages personnels que les hauts barons retireraient de leur hommage-lige au roi de France, et de placer ce tableau à côté d'une peinture hideuse de la guerre civile que le défaut de successeur direct à la souveraineté de Bretagne ne manquerait pas d'occasionner après la mort du duc Jehan.

Ce plaidoyer souleva toute l'assemblée. L'abbé de Douglas, jeune clerc d'un caractère énergique, adressa cette interpellation au duc : « Monseigneur, vous feriez bien de changer de dessein ; si vous êtes du sang de France, nous sommes enfants de la Bretagne, et, par Dieu le père ! jamais Breton ne consentira à un trafic préjudiciable à la principauté souveraine de son pays. Votre aïeul Pierre Mauclerc commit une grande faute en compromettant notre indépendance ; souverain par alliance il aurait dû respecter la constitution d'un état où il était étranger.

— Bien vous dites, messire, ajouta le baron de Retz, en s'adressant à l'abbé de Douglas ; non, il n'en sera point comme monseigneur le désire ; j'aimerais mieux le tenir dans ma *gloriette* de Machecoul, que de voir jeter les seigneurs de Bretagne dans une telle *trigue-dondaine*.

— Monseigneur le duc aurait-il oublié la devise de Bretagne ? demanda en se dressant de son haut Geoffroy le Noir, baron de Châteaubriand.

— Ah ! Dieu ! Dieu ! répliqua le duc, il ne sera point dit qu'un prince de la maison de Dreux ait enduré pareil outrage. Et sortant de son trône il s'avança au milieu de l'assemblée. « Sire de Châteaubriand, dit-il, nous sommes chevaliers. » Joignant à ces paroles le geste du défi, il prit le gantelet maillé de fer des mains de Bretagne, le héraut d'armes, et le jeta aux pieds du baron.

— Merci, Jehan de Dreux, répondit

Geoffroy de Châteaubriand ; et du bout de son épée il relèva le gantelet.

— Par Notre-Dame d'Aremberge ! vous n'irez pas combattre en champ mortel, s'écria impétueusement Guillaume, prince d'Ancenis ; laissons aux communes de Flandre l'horrible coutume d'ensanglanter leurs assemblées. N'avons-nous pas les ordonnances d'Alain Fergent pour régler vos droits respectifs ? Que le vote des états soit libre ; mais aussi que le duc de Bretagne jouisse avec la même liberté des prérogatives de sa couronne.

— C'est juste, point d'interruptions, dirent ensemble les députés de la bourgeoisie et des corps de métiers.

— Respect à l'autorité souveraine ; elle nous représente devant les peuples, ajouta le connétable des milices, Jacques le Loup.

— Oui, oui, que l'on écoute, s'écria-t-on de toutes parts.... Monseigneur le chancelier, dit l'abbé Jehan de Sesmaisons, faites lecture du projet.

— Eh bien, soit ! écoutons, répliqua le sire de Retz ; vous savez quels sont vos droits, et Dieu sait bien ce qu'il fait. »

Le duc de Bretagne, accompagné jusqu'aux marches du trône par le sire d'Ancenis, les évêques et les abbés, prit la couronne d'or que portait sur un coussin le sire de Rohan, se la placa sur le front, puis se tournant vers l'assemblée il dit : « Moi, Jehan III, duc de Bretagne, me conformant aux coutumes établies et aux ordonnances des parlements, je consulte, par l'organe de mon chancelier, les états de ma souveraineté sur le moyen d'assurer à la Bretagne la prospérité et le bonheur dont elle jouit sous mon règne. »

Le duc garda la couronne sur sa tête. Dès qu'il se fut assis, maître Guillaume de Baden déroula son parchemin, et recommença la lecture de la proposition. Quand il eut fini, messire Daniel Vigier, évêque et comte de Nantes, docteur en l'université de Paris, se leva pour justifier le projet du duc. Il prit pour texte ces paroles de mon-



seigneur Saint Paul : *Radix omnium malorum cupiditas* (1). Ensuite il annonça la division de son discours en *majeure* et *mineure*, s'excusa de la faiblesse de son mérite, et s'étant recommandé par une courte prière à Dieu, à la Sainte Vierge et à monseigneur saint Jéhan l'évangéliste, il commença.

Messire Daniel Vigier fit preuve d'une érudition vaste et d'une grande force de logique. Le duc, qui était clerc lettré, applaudissait souvent aux conclusions adroites de son avocat ; il en induisait gain de cause et s'en réjouissait au fond du cœur, tant il aimait le roi de France. A la suite de l'action de grâce qui terminait alors les plaidoiries, le baron de Retz descendit vivement de son siège, fit quelques pas vers le trône et dit :

« Monseigneur, les enfants de Lambert, comte de Nantes, étaient seigneurs de Mâchecoul et barons de Retz, trois siècles avant que Pierre de Dreux ne ceignît la couronne de Bretagne. Harcoïd de Sainte-Croix, Hascouët de Retz, Bernard de Machecoul, mes aïeux, sont morts en défendant leur pays ; moi, Gérard Chabot, baron de Retz, je déclare ici ne pas vouloir faillir à mon sang.

— Oui, plutôt mourir que faillir ! s'écria d'une voix sonore le sire de Malesherbes.

— Monsieur le prince, dit Arthur de Goulaine en s'adressant au comte de Montfort, prenez la parole.

— Que l'on fasse silence, clament à plusieurs reprises les officiers de l'hôtel.

— Bretagne ! Bretagne ! redisent plusieurs fois les députés du tiers.

— Vous voulez donc la guerre civile ? dit le chancelier, en cherchant à se faire entendre au milieu du tumulte ; eh bien, vous l'aurez, terrible, désastreuse, comme au temps d'Eudon, sire de Porhoët.

— Qui te l'a dit, méchant clerc ? répond

Gérard Chabot ; voici la sauvegarde de mon pays ; » et il met la main sur la garde de son épée. Ensuite promenant ses regards sur l'assemblée : « Messires et députés, ajoute-t-il, que ceux d'entre vous qui sont pour la Bretagne, me suivent. »

Tous les ordres se levèrent spontanément ; il ne resta dans la salle que le duc et les officiers de son hôtel.

Vicomte DE MARQUESSAC.

## Revue Littéraire.

*Quinze jours au Sinaï*, par MM. Alexandre Dumas et A. Dauzats. 2 vol. in-8. A Paris, chez Dumont, Palais-Royal, 88.

### Troisième article.

La veille du jour fixé pour le départ de M. Dumas du couvent du Sinaï fut employée aux préparatifs du voyage. Il avait donné rendez-vous à son escorte pour midi, aussi fut-il bien étonné lorsque dès cinq heures du matin il fut réveillé par les cris des Arabes ; il courut à la fenêtre, et son étonnement redoubla en voyant toutes figures nouvelles : il n'y avait là ni Toualeb, le cheik ; ni Araballah, le guerrier ; ni Béchara, le conteur. M. Dumas s'informa des causes de leur absence ; le nouveau cheik répondit : « Éloignés depuis fort longtemps de leur tribu et fatigués de leur dernier voyage, ils ont cédé aux instances que faisaient leurs femmes pour les retenir ; alors ils ont envoyé vers la tribu voisine lui proposer de se charger de la conduite des voyageurs qu'ils délaissaient ; cette proposition a été acceptée, et c'est en exécution de la convention conclue que nous venons chercher M. Dumas et ses compagnons, qui du reste me trouveront aussi dévoué que l'a été Toualeb. »

Cette histoire était peu vraisemblable,

(1) L'envie est la source de tous les maux.



mais elle fut débitée avec une telle apparence de bonne foi qu'à la rigueur on pouvait l'admettre; d'ailleurs le nouveau cheik, sans être trop pressant, fit observer que puisque tout était prêt pour le départ, mieux valait profiter de la fraîcheur du matin, et moitié défilants moitié persuadés, les voyageurs se décidèrent à se confier à Mohammed-Abou-Mansour, autrement dit: *Mahomet père de la victoire*.

« Notre premier coup d'œil, dit M. Dumas, ne fut pas favorable à la tribu nouvelle; le cheik ne paraissait pas exercer sur ses hommes le même empire que Toualeb. Les dromadaires étaient plus petits, bien que tout aussi maigres. Mais il nous fallait prendre notre parti; nous enfourchâmes donc nos montures, et Mohammed donna le signal en se lançant au galop d'une vitesse étourdissante. Nos dromadaires le suivirent; nous descendîmes au couchant pour nous diriger vers Thor. Une magnifique vallée se déroula tout à coup sous nos pieds, et nous nous y précipitâmes avec la rapidité de pierres qui roulent. Cependant les difficultés de la route augmentant, nous exigeâmes, malgré la répugnance du *père de la victoire*, que l'escorte ralentît sa marche; nous reprîmes donc une allure moins vive, mais qui nous permettait cependant encore de franchir trois lieues à l'heure. »

Vers le milieu du jour la caravane était parvenue au sommet d'une montagne d'où l'on pouvait, pour la dernière fois, apercevoir le couvent. Ce ne fut qu'à grand-peine que M. Dumas obtint du cheik quelques moments de halte pendant lesquels il lui sembla voir à l'extrémité de la route qu'il venait de parcourir des points noirs et mouvants. Mohammed-Abou-Mansour, à qui il les fit remarquer, prétendit les reconnaître pour être des hommes appartenant à une tribu ennemie, et sur ce il lança de nouveau son dromadaire au galop, tous ceux de la troupe prirent la même allure, puis quittant la vallée

le cheik entra bientôt dans le lit d'un torrent qui fut descendu avec la rapidité d'une avalanche.

Cependant tandis qu'on s'éloignait du couvent avec cette vitesse vraiment infernale, Toualeb s'y présentait à l'heure convenue, accompagné des Arabes sous ses ordres, et réclamait ses voyageurs. Les religieux lui contèrent la fable à l'aide de laquelle Mohammed s'était emparé d'eux et lui indiquèrent la route qu'ils suivaient. Sans perdre de temps Toualeb et les siens s'élancèrent sur leurs traces; ils les atteignirent peu d'instants après avoir été aperçus sous la forme de points noirs par M. Dumas. Mohammed fut bien alors forcé de s'arrêter et d'avoir avec Toualeb une explication qui certes eût été ensanglantée si on ne fût intervenu entre eux. Toualeb était furieux de la ruse employée par Mohammed-Abou-Mansour, et celui-ci prétendant être dans son droit n'en voulait rien céder. « J'ai usé de stratagème. C'est vrai, disait-il, mais j'ai eu tort, car le bon droit était de mon côté. Le voyageur n'appartient pas à telle ou telle tribu; si une seule guidait les voyageurs, les autres mourraient de faim; puisque Toualeb vous a amenés, c'est à moi de vous reconduire. »

MM. Taylor et Dumas firent cesser ce débat en déclarant qu'ils ne reconnaissaient pour leurs guides que Toualeb et ses Arabes. Mais à leur grand étonnement les deux cheiks, après avoir échangé ensemble quelques paroles, lui annoncèrent que la bonne intelligence était rétablie entre eux, que Mohammed-Abou-Mansour et les siens continueraient le voyage, qu'ils serviraient de garde d'honneur et que les deux tribus se partageraient le prix convenu pour le retour.

Cet arrangement étant conclu, la caravane soupa et s'arrangea pour prendre un repos dont elle avait grand besoin. La nuit fut délicieuse... le lendemain ne devait pas lui ressembler! Prêts à partir de très-grand matin, les Arabes témoignèrent quelque



inquiétude à la vue des lignes rougeâtres qui sillonnaient l'Orient; on se mit en marche, et bientôt la chaleur devint insupportable. « Le sable soulevé par une brise insensible nous enveloppait, dit M. Dumas, d'un nuage qui nous brûlait les yeux et pénétrait dans la gorge et dans le nez. Les Arabes, contre leur habitude, paraissaient souffrir de ces inconvénients. Les deux tribus rapprochées se mêlèrent; les dromadaires parurent se chercher les uns les autres, de temps en temps ils faisaient des écarts soudains comme si la terre leur eût brûlé les pieds. Je m'approchai d'un Arabe pour lui demander d'où venait le malaise dont nous étions tous atteints; pour toute réponse il prit un pan de son manteau, et le rejetant par-dessus son épaule il s'en enveloppa de manière à s'en couvrir le nez et la bouche, et en me retournant je m'aperçus que cet exemple avait été suivi par toute la troupe; enfin au bout d'un quart d'heure nous n'avions plus de questions à faire... le désert nous prévenait par tous les signes : c'était le khamsin que nous allions avoir à affronter.

» Notre course était dévergondée, car le sable s'élevait comme un mur entre l'horizon et nous; à chaque instant nos Arabes, dont les yeux ne pouvaient percer ce voile de flamme, faisaient des crochets qui dénotaient leur irrésolution. Cependant la tempête augmentait toujours; nous entrions dans des sillons de sable agités comme des vagues, et nous traversions, ainsi qu'un habile nageur fend une lame, la crête brûlante de ces monticules. Malgré la précaution que nous avions prise de couvrir nos bouches de nos manteaux, nous respirions autant de sable que d'air; notre langue s'attachait à notre palais, nos yeux devenaient hagards et saignants, et notre respiration bruyante comme un râle révélait nos mutuelles souffrances. Je me suis trouvé quelquefois en face du danger, mais je n'ai jamais éprouvé une impression pa-

reille à celle que je ressentais. Nous allions toujours plus rapidement et plus obscurément, car le nuage de sable qui nous enveloppait devenait de plus en plus intense et brûlant; enfin Toualeb fit entendre un cri perçant : c'était un ordre de halte. Les deux chefs et les Arabes les plus expérimentés de la troupe se réunirent en conseil. Les avis furent émis tour à tour avec une sage modération et une solennelle lenteur. Toualeb résuma les opinions en étendant le bras vers le sud-ouest, et la course frénétique recommença aussitôt; mais cette fois sans hésitation et sur les traces des deux cheiks qui, vu la gravité des circonstances, avaient pris la conduite de la caravane. Nous marchions vers un but, mais nous n'avions pas le loisir de demander lequel; nous savions seulement que si nous le manquions nous étions perdus.

» Le désert semblait vivre jusque dans ses entrailles; combien la transition avait été brusque! ce n'était plus, comme la veille, le repos au pied des palmiers, le sommeil rafraîchi par le bruit de la fontaine... c'était le sable enflammé, c'étaient les secousses du rude dromadaire, la soif dévorante qui fait bouillir le sang, qui fascine les yeux. Je ne sais s'il en était des autres comme de moi; mais j'étais en proie à une véritable folie, à un rêve, à un délire sans fin. De temps en temps nos dromadaires s'abattaient, creusaient le sable ardent avec leur tête pour trouver un semblant de fraîcheur, puis ils se relevaient, fiévreux et haletants comme nous, et reprenaient leur course fantastique. Je ne sais comment nous fûmes assez heureux pour ne pas être écrasés sous le poids de nos montures ou ensevelis sous le sable. Ce dont je me souviens, c'est qu'à peine tombés les Arabes étaient près de nous, rapides et secourables, relevant hommes et bêtes, puis se remettant en chemin silencieux comme des spectres : une heure encore de cette tempête, c'en était fait de



nous, j'en suis bien convaincu... mais tout à coup une rafale de vent vint éclaircir l'horizon de manière à laisser entrevoir le port tant désiré. — Le Mokatteb ! s'écria Toualeb ; le Mokatteb ! répétèrent les Arabes. — Puis le sable s'éleva de nouveau entre la caravane et la montagne. » Mais avec l'espoir d'un salut prochain, les forces étaient revenues aux malheureux voyageurs... cinq minutes après ils se glissaient en rampant, comme des reptiles, dans une caverne profonde dont l'étroite ouverture laissait passer peu de lumière et de chaleur ; tous s'y couchèrent pêle-mêle, et y restèrent jusqu'au lendemain matin, sans parler, sans dormir, sans remuer... en proie à un engourdissement qui tenait le milieu entre le sommeil et la fièvre chaude.

« La tempête continuait toujours ; ce ne fut que vers le milieu du jour qu'elle perdit sa force. Les voyageurs revinrent à la vie par la faim ; il y avait trente heures qu'ils n'avaient mangé. Abdallah, le cuisinier de la troupe, se leva et fit les apprêts du déjeuner. Mais les Arabes, dont le nombre était doublé, et qui, selon leur louable habitude, n'avaient rien emporté avec eux, demandèrent à prendre part au repas, de sorte que la portion de chacun se composa d'une poignée de riz et d'une datte.

« Malgré les apparences encore menaçantes du ciel, on se décida le troisième jour à quitter la caverne du Mokatteb. Avec le surcroît des bouches, les provisions ne permettaient pas d'y faire un plus long séjour. En reparaissant à la lumière, on s'effraya mutuellement... les cruelles épreuves de ces trois journées étaient écrites sur tous les visages.

« Vers le soir, les Arabes dressèrent la tente près d'une citerne dont la rencontre causa une grande joie ; mais il paraît que l'eau en était apéritive, du moins on le supposa, car, dans la nuit, les Arabes firent une malheureuse infraction à leur sobriété habituelle, ils mangèrent une bonne partie des provisions. Le bonheur

du danger passé, la certitude qu'il avait fallu un besoin bien pressant pour pousser ces hommes à commettre ce larcin, le fit traiter peu sévèrement, et cette indulgence fut fatale au reste des comestibles, car, dès le lendemain, ils furent dévorés entièrement. Il fallut alors se remettre promptement en route, afin d'arriver à temps au passage de la mer Rouge ; on fit près de trente lieues dans la journée... Quand on arriva au gué, épuisé, haletant... il était trop tard !... les eaux étaient hautes.

« La situation devenait critique. Il ne s'agissait de rien moins que de jeûner jusqu'au lendemain ; mais une chance de salut restait encore : quelquefois il se trouvait sur l'autre rive un passeur avec un bateau ; on tira un coup de pistolet, signal convenu pour l'avertir de la présence des passagers ; quelques minutes s'écoulèrent dans une pénible attente, puis on vit enfin apparaître la bienheureuse embarcation à l'aide de laquelle, une demi-heure après, la caravane avait traversé la mer Rouge. »

A peine débarqués, les Français s'acheminèrent en toute hâte vers Suez, où ils furent reçus avec la plus touchante cordialité par le consul, chez lequel ils trouvèrent une nourriture un peu plus substantielle que celle du désert.

Sans doute il n'est aucune de vous, mesdemoiselles, qui ne pense qu'après avoir éprouvé tant de fatigues et couru tant de dangers, le goût des voyages ne soit fort attiédi ; eh bien ! écoutez M. Dumas, et vous serez détrompées.

« Quelque besoin physique que nous eussions de nous reposer, dit-il, les émotions que nous avions ressenties, les dangers auxquels nous venions d'échapper, nous tenaient éveillés. Nos haltes de chaque soir, avec leurs incidents divers, se représentaient à notre esprit. Le désert, avec son concert de chakals et d'hyènes, ses traces de lézards et de serpents, son soleil dévorant et son khamsin mortel, n'était déjà plus qu'un souvenir, mais un sou-



venir vivant que, pour ainsi dire, nous touchions de la main encore, et qui, si près que nous en étions, se présentait déjà à notre esprit avec toute sa poésie et toute sa magnificence. Depuis, la distance et le temps n'ont fait que grandir encore ces souvenirs; et, après huit ans d'intervalle,

toutes les émotions douces et terribles de ce merveilleux pèlerinage sont restées si palpitantes dans mon cœur, que je n'hésiterais pas, si une occasion d'y retourner se présentait, à les racheter encore au prix des mêmes fatigues et des mêmes dangers. »

M<sup>me</sup> EDMÉE DE SYVA.

## Littérature Etrangère.

Dartula, un des héros d'Ossian, s'adresse à la lune.

Figlia del ciel, sei bella, è di tua faccia  
Dolce il silenzio; amabile ti mostri,  
E in oriente i tuoi cerulei passi  
Seguon le stelle; al tuo cospetto, o luna,  
Si rallegeran le nubi, e'l seno oscuro  
Rives ton liete di riflesso luce.  
Chi ti pareggia, o della notte figlia.  
Lassù nel cielo? in faccia tua le stelle  
Hanno di se vergogna, ad altra parte  
Volgono: verdi scintillanti sguardi.  
Ma dimmi, o bella luce, ove t'ascondi  
Lasciando il corso tuo, quando svanisce  
La tua candida faccia? Hai tu, com'io,  
I tuoi palagi, o ad abitar ten vai  
Nell'ombra del dolor? Cadder dal cielo  
Le tue sorelle? O più non son coloro  
Che nella notte s'illeggravan teco?  
Sì, sì luce leggiadra, essi son spenti,  
E tu spesso per piagnerli t'ascondi.  
Ma verra notte ancor, che tu, tu stessa  
Cadrai per sempre e lascerai nel cielo  
Il tuo azzurro sentier; superbi allora  
Sorgeran gli astri, e in rimirarti avranno  
Gioja così, com'avean pria vergogna.  
Ora del tuo splendor tutte la pompa  
T'ammanta o luna. Ov'tu nel ciel risguarda  
Dalle tue porte, e tu la nube, o venta,  
Spezza, onde possa la notturna figlia  
Mirar d'intorno e le scocce rupi  
Spendante incontro, e l'Ocean rivolgo  
Nella sua luce i nereggianti flutti.

CESAROTTI.

Tu es belle, fille du ciel, tu es belle, et il est doux le calme de ton visage. Tu te montres souriante, et les étoiles suivent vers l'orient tes traces dans l'azur. O lune! les nuages s'égayent à ton aspect, et, réfléchissant ta lumière, ils revêtent de douces teintes argentées leur sein obscur. Qui t'égale, même là-haut dans le ciel, ô fille de la nuit? Les étoiles humiliées de ta beauté baissent devant toi leurs scintillants regards. Mais dis-le moi, ô belle lumière! où te caches-tu, où repose ton corps quand tu voiles ta blanche figure? As-tu, comme moi, tes palais? ou bien vas-tu habiter les sombres régions de la douleur? Sont-elles tombées du ciel, tes sœurs? ou bien ne sont-elles plus celles qui, dans la nuit, se réjouissaient avec toi? Oui, oui, douce lumière, elles sont mortes, et tu te caches pour les pleurer; mais elle viendra enfin la nuit où toi-même tu tomberas pour toujours, abandonnant ton azuré sentier du ciel; alors les astres se lèveront superbes, et ils s'enorgueilleront de ta chute, parce que jadis tu les humilias de ta beauté. Mais aujourd'hui toutes les pompes t'environnent, ô lune! tu t'enveloppes de ta splendeur comme d'un manteau, tu luis dans le ciel et tu dissipes les nuages et le vent pour pouvoir, fille des nuits, glissant le long des âpres falaises, illuminer de tes blondes clartés les flots noirs de l'Océan.

M<sup>me</sup> PAULINE ROLAND.



Éducation.

## Origine

### DU NOM DES RUES DE PARIS.

#### RUE DE LA VERRERIE.

##### DEUXIÈME ARTICLE.

Une des conquêtes artistiques du moyen âge, après ses magnificences architecturales, ou plutôt leur complément, c'est sans contredit le secret de la peinture sur verre, secret admirable, perdu sous le passage des temps, et si précieux que la science moderne hésite encore à déclarer qu'elle l'a retrouvé en son entier.

Du douzième au quinzième siècle, cet art brilla de toute sa splendeur ; et à cette époque, les grands talents de la peinture ne se préoccupaient guère de l'emploi de la toile ou du bois pour reproduire les prodiges enfantés par le pinceau du génie ; leur ambition ne rêvait que les brillantes fantasmagories de ces verrières célèbres, qui nous racontent avec une si éloquente naïveté les drames de nos saintes Ecritures.

Au quatorzième siècle, date de la plus grande faveur à Paris de la peinture sur verre, les artistes en ce genre s'étaient à peu près tous, et comme d'un commun accord, retirés dans une partie de la ville qui ne comportait presque que des jardins et des cultures, et les trafiquants de leurs produits étant venus s'établir dans leur voisinage, formèrent une rue qui, commençant non loin de la vieille porte Sainte-Antoine, venait se perdre proche celle Saint-Honoré, laquelle rue ainsi improvisée prit le nom de rue de la Verrerie.

Maintenant que nous venons de faire connaître l'origine toute prosaïque, je di-

rais presque matérielle, du nom de cette rue, nous allons raconter comment elle a acquis des droits à une sorte d'immortalité.

En l'année 1418, ladite rue de la Verrerie comptait au nombre de ses habitants un jeune peintre sur verre, du nom de Jacquemin Gringonneur. Le brave Jacquemin avait dans le quartier une renommée bien établie et dignement justifiée ; nul n'excellait mieux que lui dans la peinture des drames bibliques, qui, à cette époque, étaient si fort à la mode. On prononçait même, à mi-voix il est vrai, le mot de chef-d'œuvre, à l'occasion d'une Passion de notre Seigneur, dans laquelle madame Marie versait des larmes si vraies, qu'on était tenté de les essuyer, et d'un Jugement de monseigneur le roi Salomon, où la barbe du sage roi était si bien détachée, que les mèches semblaient s'agiter au moindre souffle. Mais alors comme aujourd'hui, on ne faisait pas facilement fortune dans l'état d'artiste, et Jacquemin, avec tout son talent, avec son génie peut-être, qui sait ? était pauvre, oh ! bien pauvre ! Sa pauvreté n'était pas cependant ce qui tourmentait le plus maître Gringonneur ; le brave garçon aimait une jeune fille qui, de son côté, ne le détestait pas ; et comme, ainsi disposées, les choses lui paraissaient devoir marcher le plus rondement du monde, il avait prié messire le curé de Saint-Jean, pour lequel il travaillait souvent et qui le protégeait, de vouloir bien lui rendre le service d'aller demander Berthilde en mariage à son père.

Mais, hélas ! trois fois hélas ! Ce père était un marchand fourreur, de la rue de ce nom, vieil avare, que la fortune avait rendu ambitieux, et qui, dans ses calculs d'avenir, avait espéré marier sa fille, belle et riche comme elle était, au fils d'un échevin.

On peut juger dès lors que la démarche du curé de Saint-Jean en faveur de son protégé fut en pure perte, et qu'un refus énergique et trop motivé pour laisser de l'espoir, fut la seule réponse qu'il rapporta :



elle fit verser à Berthilde des larmes qui, pour être secrètes, n'en étaient pas moins amères, et jeta la mort au cœur du pauvre Jacquemin.

Cependant, comme dans la vie des artistes on trouve toujours moyen de se rattacher à quelque consolante pensée, feu follet trompeur qui se rit trop souvent de votre course acharnée et de vos efforts pour l'atteindre, Jacquemin se prit d'une belle exaltation, et s'écria : « Il lui faut de l'or pour acheter mon bonheur ? eh bien ! j'en aurai ; mon pinceau me vaudra la baguette enchantée d'un magicien ; je révélerai mon talent ; monseigneur le roi est bon ; quand il me connaîtra, il aura pitié de ma peine amoureuse, et me fera épouser Berthilde ; » et tout à cet espoir consolateur Jacquemin se disposa à mettre son projet à exécution. Cependant, et de peur qu'on n'accuse notre artiste d'un orgueil par trop grand, nous devons dire qu'avant tout, il s'agenouilla pieusement et invoqua le secours de Dieu, sans l'aide de qui toute inspiration devait être stérile, son pinceau sans vie et sans gloire.

Il prépara une haute et vaste verrière, d'une dimension telle qu'on n'en avait point encore vu jusque-là, et se mit à la peindre par un procédé nouveau, qui donnait à l'œuvre plus de fini, aux couleurs plus d'éclat.

Son sujet représentait la cour du roi Charles VI avec les seigneurs principaux et les membres composant la royale famille, tous et chacun ayant leur portrait peint au naturel et d'une ressemblance tout à fait extraordinaire.

L'accessoire n'était pas moins digne d'admiration : les meubles, les étoffes, les armes, toutes les parties de cet ensemble colossal accusaient une perfection jusque-là sans pareille.

Trois longs mois s'écoulèrent sans que nul n'entendît plus parler de Jacquemin. Ce silence inquiétait Berthilde, elle croyait son ami malade, mort peut-être de chagrin ;

les voisins, qui voyaient sa porte et ses fenêtres constamment closes, avaient fini par ne plus penser à lui ; le curé de Saint-Jean lui-même le présumait parti pour un long voyage ; Jacquemin allait, un peu de temps encore, être enseveli dans le plus complet oubli. Nous faisons cependant sur ce point des réserves quant à Berthilde, dont nous n'avons point le droit de médire, ce qui serait d'ailleurs fort injuste, comme on pourra le voir plus tard.

Durant ce temps, notre pauvre peintre passait les jours et les nuits à l'accomplissement de son œuvre, ne s'arrêtant que juste pour prendre quelques heures de repos et un peu de nourriture, puis revenir avec plus d'ardeur que jamais à un travail qui devait lui valoir fortune, gloire et bonheur.

Déjà cette merveilleuse composition touchait à son terme ; quelques jours encore, et Jacquemin livrerait aux regards étonnés cette verrière incomparable, et prierait le curé de Saint-Jean de l'introduire près de quelque seigneur de la maison du roi, lorsqu'un soir, et au plus ardent de son travail, il entend au dehors une voix de femme, qui criait au secours. Était-ce une illusion de ses sens sans cesse dominés par la même pensée ? cette voix lui parut être celle de sa Berthilde, et n'écoutant que son instinct, il s'élança dans les ténèbres vers le point d'où lui avaient semblé partir les cris.

C'est qu'à cette époque, les rues de Paris n'étaient rien moins que sûres ! Sitôt la nuit venue, et dans un quartier comme celui-là, il n'y avait pas de sergents ni d'archers qui pussent tenir contre les malfaiteurs que le succès enbardissait toujours.

C'était en effet Berthilde qui avait eu l'imprudence de s'aventurer dans ce quartier dangereux en compagnie d'une femme, sa servante dévouée.

La pauvre enfant, n'écoutant que ses inquiétudes mortelles, avait à tout prix voulu



s'assurer du sort de Jacquemin, et, profitant d'une courte absence de son père, elle avait entrepris cette téméraire démarche, dont le ciel la punissait bien sévèrement.

Cependant l'arrivée subite du peintre, la vue de la dague qu'il brandissait, épouvantèrent les deux méchants, qui prirent la fuite, tandis que Jacquemin faisait entrer chez lui Berthilde pâle, glacée, morte d'effroi.

Cependant, le calme de la retraite qui venait de lui échoir d'une façon si providentielle, les soins empressés de sa vieille servante, et plus que tout, la voix et les douces paroles de l'artiste, la tirèrent bientôt de son évanouissement.

Et à genoux devant elle comme devant une image de sainte, celui-ci lui disait : « Par grâce, Berthilde, au nom du Dieu bon qui nous protège, revenez à vous, reprenez vos esprits. Voyez ! tout autour de vous est calme, silencieux ; nul danger ne vous menace, vous êtes chez votre fiancé. — Et puis vous ne savez pas, Berthilde, depuis le long temps que j'ai passé loin de vous, j'ai travaillé à notre bonheur ; une œuvre grande et belle que j'achève en ce moment, et qui me vaudra la protection de monseigneur le roi, me donnera la fortune et la gloire... La gloire ! que m'importe la gloire ?... c'est la fortune qu'il me faut pour la porter à votre père, et lui dire : Maintenant que je suis riche, moi aussi, donnez-moi Berthilde, car nul ne l'aime mieux que moi, et ne saura mieux se dévouer à son bonheur. »

A ces consolantes paroles, à cet espoir inattendu, Berthilde croyait être le jouet d'un rêve, ou plutôt elle craignait que le chagrin n'eût rendu fou le pauvre peintre, lorsque celui-ci, qui avait deviné ses pensées dans son regard hésitant, s'écria :

« Oh ! vous doutez, n'est-ce pas, Berthilde ? vous me regardez comme un insensé ; mais, tenez, voyez donc ! aussi bien il est juste que ce soit vous qui la première applaudissiez à mon triomphe ; » et, tirant

un rideau qui coupait en deux la pièce où ils se trouvaient, il livra la magnifique verrière aux regards stupéfaits de sa fiancée.

Tandis que Berthilde, plongée dans le silence de l'admiration, contemplait ces merveilleuses peintures, les éclats d'une voix trop connue vinrent les tirer de leur extase pour les plonger dans l'épouvante.

C'est que cette voix était celle du père de Berthilde, qui, averti de la fuite de sa fille, et renseigné par de trop charitables voisins, avait suivi ses traces, et vena impérieusement la réclamer à Jacquemin, qu'il se sentait disposé à traiter comme un lâche et odieux ravisseur.

Le premier mouvement de Berthilde, à l'approche de son père, fut de s'enfuir, et sans songer qu'en agissant ainsi elle s'exposait à paraître plus coupable à ses yeux qu'elle ne l'était déjà, en outre qu'elle faisait Jacquemin son complice, et le déposait du bénéfice de sa belle action, elle se précipita, en entraînant la servante après elle, derrière le rideau de la verrière, que Jacquemin tira, avant d'aller ouvrir au père la porte qu'il heurtait à coups redoublés.

Mais la ruse était trop grossière, et les pauvres enfants trop peu habiles à mentir ; la pâleur et le trouble de Jacquemin, l'agitation de la toile, le murmure produit par le frôlement d'une robe, lui révélaient plus que suffisamment toute la vérité ; il s'élança d'un bond vers le rideau ; le peintre, qui redoutait pour Berthilde les transports de la colère du fourreur, essaya de le retenir et de lui défendre l'approche de la verrière ; mais celui-ci, exaspéré encore par cette résistance, se précipita en furieux contre le misérable obstacle qui lui était opposé, déchira la toile, renversa les échafaudages, et s'empare de sa fille... Deux cris d'horreur furent poussés à la fois, et chacun par un sentiment de générosité qui faisait oublier le danger personnel de l'un pour songer à celui de l'autre.



Jacquemin avait tremblé pour Berthilde, sur laquelle une main terrible s'était levée, et Berthilde avait bravé la colère de son père pour penser à l'avenir détruit de son pauvre fiancé. Car les échafaudages, dans leur chute, avaient entraîné la verrière, et le chef-d'œuvre de tout à l'heure n'était plus qu'un monceau de ruines sur lesquelles le malheureux Jacquemin tomba sans mouvement et sans vie.

Quand il revint à lui, il était seul, Berthilde et son père avaient disparu, et il pouvait croire que tout ce qui venait de se passer n'était qu'un mauvais rêve enfanté par son imagination en délire.

Mais, hélas ! il ne pouvait point douter de la réalité trop affreuse ; l'eût-il voulu, que son beau travail, réduit en poudre, était là pour lui rappeler la scène déplorable qui venait d'avoir lieu, et qui, en un instant, lui ravissait sa fortune, sa gloire, et, perte plus cruelle, sa Berthilde, sa fiancée. Jacquemin fut longtemps à se relever d'un coup si funeste ; la raison semblait l'avoir abandonné, une pensée unique occupait sans relâche son esprit ; maladie morale plus fatale que toutes les maladies, qui creusait ses joues, éteignait le feu de la vie dans son regard, et marquait son front de ce signe qui indique que celui qui en est frappé n'appartient plus au monde des êtres intelligents.

Son occupation unique était de contempler les fragments de la verrière ; il avait recueilli les personnages qu'elle représentait, et en avait fait autant de petits tableaux que, dans son esprit, il animait sans doute, car il les faisait mouvoir, agir, marcher ; il les rangeait en ligne, leur faisait contracter des alliances, puis des batailles se livraient, puis des traités de paix se signaient... c'était pour lui tout un univers.

Cependant le père de Berthilde n'avait point un cœur aussi desséché que nous l'avions jugé d'abord ; car lorsqu'il eut appris le service signalé que Jacquemin lui avait rendu en protégeant Berthilde,

quand il eut connu surtout l'étendue du malheur dont il était la cause, il réunit ses efforts à ceux de sa fille pour porter au pauvre désolé quelque adoucissement. Mais, hélas ! tout à son monde d'idées, Jacquemin ne reconnaissait plus celui de la réalité, et la seule consolation qu'on pût lui offrir, c'était de s'associer à sa chimère, et de jouer avec lui, à l'aide de ses précieux fragments de peinture. Ils étaient même parvenus à systématiser ce jeu, à l'enfermer dans de certaines limites, à lui poser des règles, de manière que la victoire ou la défaite d'une couleur sur une autre fût le résultat d'une combinaison, et non plus d'un caprice de malade.

Or, à cette époque le malheureux roi Charles VI était en proie à cette maladie noire qui le conduisit au tombeau, et faillit y mettre la France avec lui. La reine, les princes du sang, les seigneurs de la cour mettaient leur esprit à la torture pour trouver le moyen de distraire le pauvre insensé ; l'emploi d'amuseur du roi, s'il eût pu être créé, aurait été payé du prix de la couronne de France.

Le hasard voulut qu'un courtisan qui avait entendu parler de Jacquemin et de son étrange folie désirât le voir ; l'invention de son jeu le frappa, en même temps que la beauté des peintures ; dès le soir même, il fit venir Jacquemin au petit coucher du roi ; Charles usa de ce jeu nouveau, et en fut *moult divertî*.

Cet événement fit grand bruit, et Jacquemin Gringonneur, grâce aussi à l'aventure dramatique qui avait failli le perdre et faisait son bonheur, devint à la mode, et son jeu avec lui. Il n'y eut plus bientôt un seul seigneur qui ne voulût avoir une copie du *Jeu du roi*, et Jacquemin, à qui la fortune, en arrivant ainsi, rendait la raison, fut obligé de reproduire par milliers ses fragments de verrière sur des carrés de fort parchemin.

*Le jeu de cartes était inventé ;* et, dès le règne suivant, il avait subi les modifica-



tions et les perfectionnements qui l'ont fait tel que nous le voyons encore aujourd'hui. Emprisons-nous d'ajouter, en finissant, que Charles VI, après avoir obtenu un grand soulagement de l'usage de ce jeu, récompensa royalement le brave Jacquemin, que le curé de Saint-Jean unissait deux mois après à sa Berthilde, sans que le maître fourreur y apportât cette fois aucune résistance. — Telle fut donc la cause de la célébrité de la rue de la *Verrerie*, qui, si elle a fidèlement gardé son nom originel, s'est aujourd'hui terriblement éloignée des goûts et des habitudes de ses premiers habitants.

VICTOR HERBIN.

### Les Soeurs de lait.

Héritier d'une noble maison, le comte de Kérrougal avait su en soutenir l'éclat. A son retour de Mindau, en 1759, la croix de Saint-Louis avait été suspendue à sa boutonnière par le roi lui-même. Depuis lors, retiré dans son château de la Croix-Rouge en Bretagne, le comte avait quitté la vie agitée des camps et cherché les douces émotions dans le calme de la famille, auprès d'une femme dont la bonté et le dévouement lui avaient fait oublier la gloire des armes et l'ambition des cours.

Cette union fut bénie de Dieu, un enfant vint au jour; mais la santé déjà chancelante de madame de Kérrougal s'étant encore affaiblie, elle se vit forcée de renoncer à la joie la plus douce pour une mère; il lui fallut confier sa fille aux soins d'une nourrice.

Une paysanne nommée Gertrude, vivant sur les terres du comte, fut choisie pour cette charge délicate. Gertrude avait aussi une fille, Marie; elle l'amena au château.

Plus tard, elle devint la compagne des jeux de Louise. Il y avait tant de grâce, tant de charme chez ces deux enfants, que la comtesse se plaisait à les voir ensemble, mettant tout en commun : Louise prêtait volontiers ses jouets à Marie, et Marie lui apportait avec plaisir la crème fraîche de ses vaches et les plus beaux fruits de son verger. On eût dit deux sœurs, tant il y avait de ressemblance dans l'expression de leur physionomie et dans la bonté de leur caractère. Elles grandirent ainsi, s'aimant sans distinction de rang et de fortune, croyant que le monde finissait au bout du parc, et ne soupçonnant pas qu'elles pourraient se séparer jamais.

Un matin, comme Marie apportait un bouquet de violettes dans la chambre à coucher de mademoiselle de Kérrougal, elle la trouva enfoncée dans un bergère et cachant son visage sous ses deux mains.

« Mon Dieu, mademoiselle Louise, qu'avez-vous ? dit Marie, s'arrêtant sur le seuil de la porte.

— Oh ! j'ai bien du chagrin....

— Et vous ne me le confiez pas ?

— Il faut nous séparer, ma pauvre Marie !

— Est-ce bien possible !

— C'est décidé, mes prières ont été inutiles.

— Ah ! oui, je comprends... murmura la jeune paysanne, laissant couler ses larmes ; j'aurais dû m'attendre à cette douleur, car je ne suis qu'une pauvre fille des champs, et vous.... vous êtes une noble demoiselle. Je le comprends à présent que nous sommes grandes... je ne pourrai plus vous embrasser comme autrefois... vous appeler ma sœur...

— Ne parle pas ainsi, ma bonne Marie, et n'accuse personne.... c'est une nécessité qui m'a été démontrée... ma mère vient de me dire : « Louise, ton éducation est incomplète, il faut que tu ailles passer quelques années au couvent... tu partiras cette semaine. »



— Cette semaine ! dit Marie à travers ses sanglots.

— Une idée m'était venue pour ne pas nous séparer.... j'avais demandé à ma mère que tu viennes avec moi ; mais il paraît que la maison à laquelle je vais être confiée ne reçoit que des demoiselles nobles. Juge de mon chagrin, quitter à la fois mon père, ma mère, ma sœur, tous ceux que j'aime....

— Puisqu'il le faut, mademoiselle, ayons du courage, et promettons-nous de ne pas nous oublier.

— Jamais ! Marie ; mais avant de nous dire adieu, je veux que nous ayons l'une de l'autre un souvenir. Louise ouvrit le tiroir d'une toilette, y prit une boîte contenant deux boucles d'oreilles d'émeraudes doublées d'or.

— Garde celle-ci, dit Louise en lui donnant une de ces boucles ; en quelque lieu que nous soyions, celle de nous qui aura besoin de son amie lui enverra ce souvenir. »

Marie accepta la boucle d'oreille, embrassa tendrement sa sœur de lait et rentra bien triste dans sa maisonnette... Trois jours après Louise se mettait en route pour le couvent des Ursulines de Paris.

Deux années s'étaient écoulées lorsqu'un jour madame la supérieure fit appeler Louise au parloir et lui remit une lettre de M. de Kérougal.

« Mon enfant,

» Le ciel vient de nous éprouver d'une manière bien cruelle..... ta mère, ta bonne mère s'est éteinte hier soir en pensant à toi, à toi qu'elle aimait tant... » Du courage, mon enfant ; sois plus forte que moi.... songe que je n'ai plus que toi au monde, et que deviendrais-je si tu m'abandonnais?.... Mêle tes prières à tes larmes, et Dieu t'empêchera de succomber au désespoir.

» Adieu, ma fille ; reçois les baisers d'un

» père bien affligé et qui t'aime tendrement. »

Il fallut les soins les plus pressés pour que cet événement ne fût point fatal à Louise ; mais, ainsi que toutes les douleurs humaines, celle-ci se calmât. De temps en temps de longs soupirs s'échappaient encore de la poitrine de Louise, mais ses yeux n'étaient plus mouillés de larmes.

Une année après l'annonce de ce malheur, une calèche attelée de quatre robustes chevaux entra vers le soir dans la cour du château de la Croix-Rouge.

A ce bruit qui sembla réveiller les vieilles tours de leur sommeil paisible, des domestiques accoururent avec empressement à la rencontre des voyageurs. Le marchepied s'abattit promptement, et le comte de Kérougal descendit de la voiture pour donner la main à sa fille, qu'il ramenait du couvent. Marie l'attendait au bas du perron. Après les premiers embrassements des sœurs de lait qui se regardaient avec étonnement, avec joie, tant elles se trouvaient changées, embellies... Louise s'élança sans qu'on ait eu le temps de la retenir, et courut à la chambre de sa mère. Rien n'avait été dérangé dans la disposition des meubles ; Louise tomba à genoux devant le portrait de la comtesse, et joignant les deux mains :

« Je rentre donc dans cette chambre où s'est exhalé ton dernier soupir, ma pauvre mère..... c'est ici que tes yeux se sont fermés sans que j'aie pu recueillir ton dernier regard... tu as en vain étendu les bras, et je n'étais pas là pour recevoir ton dernier baiser... Du haut des cieux veille encore sur moi, bonne mère, sois mon ange gardien.... chaque jour je viendrai te revoir, mon cœur s'élèvera vers toi, et redescendra meilleur. »

Louise en se relevant se trouva devant son père, qui l'avait suivie, et l'entraîna au salon. La jeune fille revoyait avec bonheur ces lieux où elle avait passé



son enfance ; à chaque objet elle jetait un regard ami, et fit observer à son père que les sièges du salon avaient été placés comme pour recevoir nombreuse compagnie. « Demain, ma fille, lui répondit le comte de Kérougal, tu sauras pourquoi. »

Le lendemain Louise n'attendit pas que le soleil eût empourpré de ses rayons les fenêtres du château, pour entrer chez son père : « Je viens, mon papa, lui dit-elle après l'avoir embrassé, vous demander l'explication que vous m'avez promise. »

Le comte venait de se lever : « Petite curieuse, lui dit-il avec bonté, asseyez-vous ; je vais vous instruire de mes projets. »

— J'écoute, mon papa, répondit-elle en se plaçant à côté de lui.

— Mon enfant, je suis arrivé à une époque de la vie où le lendemain est une incertitude ; l'âge et plus encore le chagrin m'ont bien affaibli... je puis te manquer au moment où nous formerions les plus longs projets.

— Vous n'aimez donc pas votre fille, reprit tristement Louise, que vous lui parlez de choses qui lui font tant de peine ?

— C'est parce que je t'aime, que je veux m'occuper de ton avenir, de ton bonheur... Tu as dix-sept ans, je veux te marier. J'ai réfléchi longtemps, et je crois avoir trouvé pour toi une union qui comblerait tous mes souhaits si elle pouvait ne pas te déplaire.

— Mon père, dit Louise avec gravité, comptez sur mon obéissance.

— L'époux que je te destine est noble, jeune et brave. Sa fortune est plus que suffisante, puisque toi-même tu seras riche. Capitaine au régiment de Clermont, il a déjà su attirer sur lui les regards de l'armée et du roi...

— Et vous nommez celui que vous me destinez pour époux ?

— Le marquis...

La porte s'ouvrit avant que le comte de

Kérougal eût achevé sa phrase ; un domestique parut.

— Monsieur le marquis de Saverny vient d'arriver à cheval, et demande à présenter ses devoirs à monsieur le comte.

— Mon cousin ! s'écria Louise.

— Faites entrer, répondit le comte. »

Jules de Saverny se présenta ; son costume de voyage était d'un goût propre à relever la grâce de sa tournure et la distinction de ses manières. Ses cheveux, disposés sans poudre et d'un beau noir de jais, encadraient admirablement sa figure noble et caractérisée ; il serra la main au comte et s'inclina profondément devant Louise. L'entretien fut court et brisé, car Jules, tout en répondant aux questions amicales de son oncle, ne cessait de regarder avec attention sa cousine, dont les yeux se tenaient modestement baissés. Mais le comte l'observait en dessous, et quand le marquis se fut retiré dans son appartement, M. de Kérougal se retournant vers sa fille :

« Louise, lui dit-il, ai-je eu tort de donner quelques espérances à ton cousin ? »

— Oh ! non, mon papa, » répondit-elle en cachant sa rougeur sur le sein de son père.

Bientôt les visites arrivèrent de tous les environs voisins ; pendant huit jours ce furent des fêtes continuelles, et le mariage de Jules et de Louise de Saverny fut célébré dans la chapelle du château.

Un mois après le mariage de Louise, Marie se trouvant délaissée par sa sœur de lait, songea à se marier à son tour ; Marie n'avait plus ni père ni mère, son choix ne fut pas heureux : Bernard était beau garçon, mais passait pour un assez mauvais sujet ; il avait été arrêté souvent comme braconnier ; et le comte, mécontent de ce mariage, défendit à Louise de revoir sa sœur de lait. Louise obéit à son père ; mais Marie ne fut point entièrement oubliée. Le jour de son mariage, la femme de Bernard avait trouvé, en revenant de l'église, un beau et bon mobilier bien garni de linge et de tout



ce qui était utile dans son nouveau ménage.

Cinq ans plus tard, le feu de la révolte qui couvait sourdement éclata tout à coup, et la Bastille tombant sous les efforts des Parisiens devint le commencement de cette lutte qui fit répandre tant de sang en France. La république régnait, les provinces étaient gouvernées par des agents qui portaient le nom de représentants du peuple. Nantes, une des villes les plus cruellement partagées, tomba sous la domination de Carrier, que le peuple baptisa du nom de *buveur de sang*.

Un soir que le vent hurlait, que la neige tombait, on entendit frapper à la porte du château de la Croix-Rouge.

Les trois personnes qui se trouvaient réunies devant la cheminée d'une modeste chambre, tressaillirent.

« Qui peut frapper à cette heure ? dit avec effroi le comte de Kérougal.

— C'est sans doute quelque voyageur égaré, répondit Louise, affectant un calme qu'elle était loin d'avoir, et qu'elle eût voulu inspirer.

— Ma femme a raison, reprit le marquis de Saverny ; peut-être même n'a-t-on pas frappé... nous aurons cru entendre... Les circonstances au milieu desquelles nous vivons sont bien faites pour donner le vertige. »

Au même instant de nouveaux coups retentirent.

« Entrez avec Louise dans cette cachette, continua le marquis, poussant son beau-père vers une porte qu'il venait d'ouvrir en faisant partir un ressort caché dans un angle du mur.

— Non, répartit Louise, cachez-vous plutôt tous deux. Jacques ira ouvrir, et je vais descendre.

Jacques était le seul serviteur que le comte eût conservé ; pour ne point attirer la haine et l'envie des républicains, il avait fermé ses salons, et s'était retiré dans les plus modestes chambres du château.

Sur l'ordre qu'il reçut de sa maîtresse, Jacques alla ouvrir ; mais sa frayeur fut bientôt dissipée, quand, au lieu des municipaux, il aperçut une jeune femme enveloppée d'une longue pelisse à capuchon.

« Que demandez-vous, la belle ? fit Jacques se remettant volontiers.

— Je voudrais parler à vos maîtres.

— Bon ! bon ! il faut savoir qui vous êtes avant.

— Laissez-moi d'abord entrer, et puis vous le saurez... il fait un temps affreux, et j'ai les pieds gelés. »

Jacques ouvrit la porte qu'il tenait entrebâillée ; une fois dans le vestibule, la jeune femme tira d'une petite boîte une boucle d'oreille d'émeraude.

« Tenez, dit-elle à Jacques ; remettez ceci à l'instant même à madame la marquise de Saverny. »

Jacques regarda la paysanne à deux fois, depuis les sabots jusqu'au capuchon, et se demanda s'il n'avait pas affaire à une folle. Puis il monta dans la mansarde. Dès que la marquise eut vu la boucle d'oreille, elle s'écria :

« Jacques ! faites monter.

— Dieu soit loué ! j'arrive à temps ! dit Marie, car c'était elle.

— Que veux-tu dire ? lui demanda Louise toute tremblante.

— Je veux dire que M. le comte de Kérougal et M. le marquis de Saverny ont été dénoncés, qu'au point du jour ils doivent être arrêtés et conduits aux Salorges... cette prison fatale qui n'a qu'une porte s'ouvrant sur la rivière...

— Mon Dieu !... mon Dieu !... dit Louise joignant les mains avec désespoir.

— Ces messieurs peuvent encore se soustraire à ce malheur... Il n'est que dix heures, ils seront à quinze lieues d'ici quand le représentant du peuple arrivera.

— Fuyez sans perdre une minute, dit le comte de Kérougal ; Saverny, emmenez mon enfant avec vous, je vous en supplie ; partez, et moi, j'attendrai paisiblement



ici leur colère... Les jours qui me restent à vivre ne valent pas la peine d'être disputés.

— Non, mon père, vous partirez avec Jules, ce sera moi qui resterai... Si je vous suivais, je pourrais retarder votre marche, et vous perdre, nous perdre tous les trois... je resterai, vous dis-je ; leur haine n'osera se venger sur une femme... Fuyez, fuyez, et une fois parvenus à l'étranger, j'irai vous rejoindre.

— Il faut d'abord que ces messieurs quittent leurs vêtements, dit Marie ; demandez à Jacques de larges culottes, des chapeaux ronds à grand bord ; prenez les manières et le langage de nos paysans ; partez sur l'heure !... Quant à madame, qu'elle veuille bien me suivre à la ferme... mon mari sera trop heureux de pouvoir, à son tour, rendre service à madame, qui a été si bonne pour moi. »

Il y eut un moment solennel où le père, la fille et l'époux, s'embrassèrent silencieusement... on eût dit un adieu sur le bord d'une tombe ouverte.

Tout fut exécuté suivant le plan de Marie, et le lendemain matin, quand les municipaux arrivèrent au château de la Croix-Rouge, ils ne trouvèrent que Jacques. Ne pouvant mieux faire, ils se donnèrent le plaisir de dévaster la cave, de brûler les meubles dans la cour, et de rosser plusieurs fois le pauvre serviteur.

Lorsque Marie, accompagnée de la marquise, arriva à sa ferme, elle fut fort surprise de ne point y trouver Bernard. Elle pensa qu'il était sorti pour aller à sa rencontre, et s'empressa d'offrir un lit à la marquise ; mais celle-ci était sous l'influence de craintes trop vives ; elle s'empressa de quitter ses vêtements pour en prendre de semblables à ceux de Marie ; puis, ainsi déguisée, elle se plaça dans un vieux fauteuil où elle resta triste, préoccupée ; la fermière s'assit à ses côtés et se mit à filer en silence ; car il y avait quelque chose de si grave dans l'abattement de sa sœur

de lait qu'elle n'osait lui parler. La nuit se passa ainsi : Louise, dominée par la crainte que son père et son mari ne fussent reconnus et arrêtés dans leur fuite ; Marie, se demandant où Bernard pouvait être. Bernard cachait depuis quelque temps ses actions à sa femme ; il s'était lié avec des mauvais sujets de la ville voisine, et avait pris parti parmi les républicains. Vers huit heures du matin, le fermier rentra : il portait un fusil sur l'épaule, et une ceinture remplie de cartouches lui serrait la taille.

« D'où viens-tu donc à cette heure ? lui demanda Marie.

— Qu'est-ce que cela te fait ? répondit brusquement Bernard en jetant avec colère son chapeau sur la table. Dis-moi plutôt quelle est cette jeune femme endormie dans ce fauteuil ? il désignait du doigt la marquise, qui venait de succomber au sommeil.

— C'est Jacqueline, une parente à moi, arrivée cette nuit.

— Ah !... fit le paysan d'un air soupçonneux, tu ne m'en avais jamais parlé de cette parente.

— C'est l'occasion qui m'aura manqué.

— Les femmes ont réponse à tout.

— Mais toi, Bernard, répondras-tu à mes questions ? Que signifie ce fusil, et cette humeur à laquelle tu ne m'as pas accoutumée ?

— J'étais allé à l'affût attendre un sanglier... je suis arrivé trop tard...

— Mon père !... mon père !... balbutia la marquise.

— Jacqueline a parlé, je crois... dit Bernard en jetant sur Marie un regard scrutateur.

— Non ! tu te trompes.

— J'ai fort bien entendu.

— Ne les tuez pas !... ils n'ont rien fait pour être assassinés... Saverny !... mon père !... sauvez-vous ! murmura Louise, qui rêvait.

— Femme ! femme ! tu te moques de moi ; ce n'est point ta cousine... c'est la



marquise de Saverny, la fille du comte de Kérougal ! »

Et reprenant son chapeau, il sortit précipitamment.

Bernard arriva bientôt à Nantes ; il se rendit chez le représentant du peuple. Ce fut Lambertye, ancien maçon parvenu on ne sait comment, qui le reçut.

« Que veux-tu, citoyen ? »

— Tu vas le savoir. Les têtes des ci-devant comte de Kérougal et marquis de Saverny ont été mises à prix ?

— Oui.

— Ce matin on est allé au château de la Croix-Rouge pour les arrêter ?

— Oui.

— On n'a trouvé personne...

— Malédiction !... Qui donc les a fait sauver ?

— Eh bien, moi, j'offre de les faire retrouver.

— Toi, citoyen Bernard ?

— Oui, moi, pourvu qu'on me promette de me nommer quelque chose dans le gouvernement.

— Sois tranquille ; on récompensera ton zèle.

— Citoyen Lambertye, donne-moi quatre hommes, et je te livre la marquise de Saverny, fille du comte de Kérougal. Une fois cette femme en ton pouvoir, il faudra bien qu'elle te dise où ces damnés de ci-devants se cachent. »

Lambertye fit droit à la demande de Bernard, qui se remit bientôt en route. Parvenue à une portée de fusil de la ferme, la petite troupe fit une halte.

« Vous allez entrer dans cette maison, dit Bernard ; vous trouverez une femme portant les vêtements des filles du Bocage ; ses yeux sont bleus, sa chevelure blonde. Quoi qu'elle vous dise, ne la croyez pas ; c'est la marquise de Saverny, arrêtez-la... Moi, je vais rester derrière ces haies de genêts sauvages, et j'irai vous rejoindre à Nantes. »

Cependant la marquise s'était décidée à

prendre quelque repos ; Marie l'avait conduite dans sa chambre à coucher, dont elle venait de fermer soigneusement la porte, et se livrait aux soins de son ménage, quand tout à coup des coups de crosse ébranlèrent la porte de la ferme.

« Au nom de la loi, ouvrez ! »

Marie, saisie d'effroi, demeura clouée à sa place.

« Au nom de la convention nationale, ouvrez ! »

Marie cherchait dans sa tête comment elle sauverait la marquise.

« Au nom de la république, ouvrez, ou nous faisons voler la porte en éclats ! »

Marie essaya de se remettre, et ouvrit.

« Citoyenne, livre-nous la marquise de Saverny.

— Elle n'est point ici...

— Le citoyen Bernard nous a bien assurés de sa présence ; au reste, voici le signalement :

Costume de paysanne ;

Yeux bleus ;

Cheveux blonds. »

En ce moment le chef des soldats leva ses regards sur Marie, et lui trouvant une ressemblance suffisante avec le signalement qui lui avait été donné, il reprit :

« Citoyenne, suis-nous. Jet'ai reconnue ; tu es celle que nous cherchons.

— Moi ! » s'écria Marie, comme frappée d'une inspiration, qui la fit sortir de l'abattement où cette visite l'avait jetée. « Comment, se dit-elle, c'est Bernard qui a été assez lâche pour dénoncer la marquise... Bernard... mon mari... Oh ! oui, c'est à moi de la sauver, de racheter Bernard de cette infamie... » Puis élevant la voix, elle ajouta d'un ton résigné :

« Eh bien, oui, c'est moi ; puisque je suis reconnue, marchons, messieurs. »

Les soldats entourèrent Marie et lui firent prendre le chemin de la prison du Boufflay, où elle fut écorchée sous le nom de la marquise de Saverny.

Bernard, redoutant les reproches de sa



femme, ne rentra pas chez lui. Quelques jours après, comme il se promenait à Nantes, il entendit crier la liste des nobles et des prêtres dont la tête devait tomber le lendemain; le nom de la marquise de Saverney vint frapper son oreille; en ce moment il sentit une sueur froide parcourir tout son corps; il comprit l'étendue de sa lâcheté; le remords s'empara de lui; voulant fuir Nantes, il se mit à courir dans la campagne, arriva bientôt devant sa maison, et comme il entra, il se trouva face à face avec la marquise... alors la peur s'emparant de lui, il crut voir l'ombre de sa victime, et se jeta contre terre en criant :

« Grâce ! madame, grâce pour le pauvre Bernard, devenu coupable dans un moment de folie.

— Relevez-vous, Bernard, je ne vous comprends pas ! Mais qu'est devenue Marie ? depuis cinq jours je suis seule ici. Au nom du ciel ! dites-moi ce qu'est devenue votre femme.

— Ma femme !... Attendez donc... mes souvenirs reviennent... O mon Dieu !... mon Dieu !... Oui, vous êtes la marquise... J'ai voulu vous livrer... et c'est ma femme,

c'est Marie, qui va monter pour vous sur l'échafaud. »

Louise poussa un cri déchirant, et tomba presque évanouie; puis revenant à elle et prenant Bernard par le bras :

« Malheureux ! lui dit-elle, mène-moi vers Marie... vers ma sœur, que tu as perdue et que je veux sauver ! »

Ils arrivèrent à Nantes en même temps que la nouvelle de l'amnistie du 9 thermidor; les prisonniers allaient être mis en liberté; vingt-quatre heures leur avaient été accordées par la Convention nationale pour sortir de la ville.

La marquise alla se placer à la porte du Bouffays, et quand Marie parut, elle se jeta dans ses bras.

Le soir même, les sœurs de lait partirent pour l'Angleterre, où le comte et le marquis étaient arrivés sains et saufs.

Quant à Bernard, il n'osa soutenir le regard de Marie, et courut s'engager. Quelques jours après, s'étant trouvé dans une affaire, il tomba frappé d'une balle au cœur. Le ciel fut généreux envers lui... il lui accorda la mort d'un soldat, quand il avait mérité celle d'un traître.

HENRY BURAT DE GURGY.

---

## Sonnet

### A LA VIERGE MARIE.

Qu'il est saint, qu'il est pur ton beau front sous un voile !

Sous ses plis longs et blancs que l'on aime à te voir !

Tu parais à nos yeux comme un riant espoir,

Comme l'ardente foi qu'un beau nuage voile !

Ainsi qu'un nautonier qui flotte au loin sans voile,

Battu par tous les vents sous un horizon noir,

Et lève au ciel ses mains froides de désespoir,

Tu brilles à nos yeux comme une blanche étoile !



Ta bouche vient sourire au cœur souffrant, aigri ;  
Aux paroles d'amour dont ta voix sainte abonde,  
La pudeur a pleuré, l'orphelin a souri.

Moi, je souffrais errant, et cherchant en ce monde  
À qui dire mes maux et ma peine profonde ;  
Mes yeux t'ont rencontrée, et mon cœur a guéri !

J. L. TREMBLAY.

## Revue des Théâtres.

*La belle Amélie*, comédie vaudeville en un acte, par M. N. Fournier.

La scène se passe de nos jours, à bord de la *Belle Amélie*.

*Le théâtre représente la chambre du capitaine. Au fond, des haubans servant de croisées ; à droite, une porte laissant voir des marches ; à gauche, une table sur laquelle sont des registres ; puis tout autour de la chambre des ballots et des caisses indiquant un bâtiment de commerce.*

On entend sur le pont les marins chanter,

Le jour a chassé les étoiles,  
Ah ! ah ! ah ! ah !  
La mer est calme et le ciel pur,  
Ah ! ah ! ah ! ah !  
Préparons-nous à déployer nos voiles,  
Glissons gaiement sur le golfe d'azur,  
Ah ! ah ! ah ! ah !  
Au ciel confions notre sort,  
Ah ! ah ! ah ! ah !  
Et qu'il nous conduise à bon port,  
Ah ! ah ! ah ! ah !

Le capitaine Louis Hurteaux a laissé sur la côte, Grandin, son vieux matelot, et tandis qu'il l'attend, je vais vous dire pourquoi le capitaine regarde la mer avec impatience.

M. Vernier, riche négociant de Marseille, se trouvant veuf, avait mis en pension à Paris sa fille unique, Amélie ; il venait de la fiancer avec Louis Hurteaux, lorsque la mort le surprit au milieu de ses projets d'avenir. M<sup>me</sup> Vernier, sa belle-sœur, restée la seule parente d'Amélie, se trouvait propriétaire des bâtiments du couvent de la Visitation, situé près de Marseille, elle désira y faire venir sa nièce, en attendant l'époque fixée pour son mariage, et la sœur Ursule était partie pour Paris, afin de ramener la jeune orpheline. Sur ces entrefaites la fortune d'Amélie se trouva compromise ; après la mort de M. Vernier des traites venant de Naples avaient été présentées, des traites surprises par des fripons ; Louis Hurteaux connaissait leurs manœuvres, il les signala à M<sup>me</sup> Vernier, qui, afin de les déjouer, fut obligée de partir subitement, recommandant à Louis d'attendre à Marseille l'arrivée d'Amélie, et de venir lui donner de ses nouvelles en relâchant à Naples ; mais le capitaine attendait vainement depuis deux jours, lorsque Grandin vint lui annoncer que M<sup>lle</sup> Amélie n'étant pas encore arrivée, on ne l'espérait plus que par la diligence de quatre heures. Le capitaine se trouve donc forcé de partir sans avoir vu sa fiancée, car il a des livraisons de marchandises à jour



fixe, et, à cinq heures, il lui faut être devant Nice : La brise de mer souffle.... on lève l'ancre, et la goëlette s'élance aux cris de vive la *Belle Amélie* ! « Dans l'espoir que cela porterait bonheur à ma goëlette, je lui ai donné le nom de ma fiancée, dit Louis ; elle est, dit-on, charmante ma fiancée, une vivacité toute méridionale qui rappelle celle de son père.... pourvu qu'elle n'ait pas de ses coups de tête ! » Jeune encore, Louis a gagné une assez belle fortune ; à quatorze ans il travaillait déjà, aussi voilà son dernier voyage à Smyrne... dans six mois il se retire.... une jolie bastide sur la côte.... une bonne petite femme à laquelle il tâchera de rendre la vie bien heureuse.... et puis des enfants qu'il élèvera pour être de bons commerçants, de braves navigateurs comme leur père.... voilà son bonheur tout fait.... Que le vent conduise le brave capitaine et le ramène le plus tôt possible ! Louis Hurteaux s'était assis afin de régler ses comptes... Grandin accourt. « Capitaine, une embarcation qui nous hèle à tribord. — Des ballots, des marchandises ? — Oui, des paquets, des cartons, et au milieu, un beau monsieur qui a des bottes goudronnées comme nos chapeaux. — D'où vient-il ? — Il a tourné la pointe du château d'If, et demande à vous parler ; on a mis sa chaloupe à la remorque. — Qu'il vienne ! — Monsieur, dit l'étranger, vous pouvez me sauver plus que la vie.... figurez-vous une jeune personne ravissante.... une sympathie irrésistible nous a entraînés l'un vers l'autre.... mais la cruauté de sa famille.... le danger pressait.... et un enlèvement.... — Quoi ! monsieur, s'écrie avec blâme le capitaine. — Et un mariage, ajoute le jeune homme se reprenant ; si vous refusez de nous recevoir, je me jette dans ces flots que je vois pour la première fois. — Je ne vous refuse pas, mais c'est impossible, je n'ai pas le droit de recevoir des passagers ; d'ailleurs je n'ai pas de place, je ne peux être en tiers avec vous. — Cela ne nous

gênera pas. — Mais... — Je payerai cent fois le passage. — Moi ! spéculer sur votre position ? — Vous êtes un noble cœur, je le vois ; vous vous laisserez fléchir, vous êtes ému.... que serait-ce donc si vous connaissiez mon Amélie ! — Amélie ! — Est-ce que vous aimez ce nom ? — Si je l'aime ! Moi et ma goëlette, nous n'avons rien à lui refuser. — Vous consentez ? — Puisqu'elle n'a plus de famille, puisque vous êtes son seul appui.... et qu'elle s'appelle Amélie, nous nous en tirerons comme nous pourrons. » Le jeune homme se jette à son cou, et va sortir pour chercher sa compagne.... « Un moment, dit le capitaine (il s'assied pour écrire sur son journal). Il faut que je me mette en règle, ou à peu près.... Votre nom ? — Maxime d'Erneville, comte d'Erneville, rue Laffitte, numéro... vous savez ?.... la maison dorée. — Votre état, s'il vous plaît ? — Mon père était banquier. — Très-bien ! mais vous ?.... — Moi, je continue la maison pour la recette et la dépense ; mettez : rentier, propriétaire, homme de lettres... la première chose venue. — Votre destination ? — Rome, l'Italie, pays des arts, beau ciel, femmes charmantes.... que la mienne éclipsera toutes.... Capitaine ! dit-il en amenant Amélie, tremblante, embarrassée, je vous présente ma femme. » Mais, comme à ce nom elle semble étonnée, effrayée même, on devine que cette jeune personne n'est pas sa femme. « Ohé ! crie d'en haut Grandin, une embarcation à bâbord ! — Regardez-moi comme un ami, dit aux deux jeunes gens le capitaine se rendant sur le pont de la goëlette, et si je vous conviens, supposez qu'au lieu d'une heure, il y a un an que nous nous connaissons. « Je le crois bien qu'il nous convient, répète Maxime d'un ton moqueur ; il est si gentil avec sa balafre à la joue ! » Dans la conversation qui a lieu entre Maxime et Amélie, que vous avez déjà reconnue pour être la fiancée du capitaine, nous apprenons que la pauvre petite n'a jamais vu Maxime qu'au par-



loir, où il venait visiter une pensionnaire, Herminie, sa cousine, à laquelle il écrivait des lettres que celle-ci lisait ensuite à sa compagne. « Je vous avais bien reconnu dans cette calèche de voyage qui suivait notre diligence depuis Paris, lui dit Amélie. — Oui, répond Maxime, et je n'ai jamais pu m'approcher de vous qu'à votre arrivée à Marseille, lorsque la religieuse, votre maudit Argus, s'est occupée de l'octroi; c'est alors que je vous ai forcée de monter dans cette voiture qui nous a conduits jusqu'au canot. — Pendant ce voyage que je faisais avec la bonne sœur Ursule, je songeais à l'accueil qui m'attendait chez ma tante, dont les lettres étaient si froides... si sévères.... Je me la figurais telle que je l'ai vue dans mon enfance, reprochant à mon père son exaltation, blâmant jusqu'à sa tendresse pour moi.... Pauvre père! sa bonté me manque aujourd'hui, car ma tante est devenue maîtresse de mon sort; elle veut sacrifier mon bonheur, mon avenir, à qui, grand Dieu! à un inconnu! — Un monsieur Hurteaux.... un obscur marchand de denrées coloniales... un épicier.... — Tandis que vous, Maxime, dans vos lettres, que de poésie! que d'éloquence! Avec quelle énergie vous flétrissiez les unions mal assorties et les lois tyranniques d'un monde injuste! Et ces livres admirables qu'Herminie me prêtait, où je retrouvais toutes vos pensées!... aussi n'ai-je pas hésité à me fier à vous, et puis votre dernière lettre était si effrayante!... vous menaciez de vous tuer.... — Et vous avez consenti à me suivre au bout du monde.... — Mais ce nom de madame que le capitaine m'a donné tout à l'heure, comment avez-vous osé?... — Eh bien, chère Amélie, ce mariage doit être conclu dans quelques jours.... l'avancer un peu.... le grand mal! — Mais c'est un mensonge. » Amélie se met à regarder la mer; son imagination s'exalte. « Comme nous fuyons vite! seuls, sur quelques planches; dans l'espace, dans l'immensité!... Dites-moi, Maxime, la vue de cette

mer ne vous inspire-t-elle pas, comme à moi, l'idée de l'infini, et ne vous fait-elle pas rêver une affection sans borne.... comme elle?... — Oui... certainement... mais cette vue est un peu monotone. — Quel fut mon saisissement quand je l'envisageai pour la première fois! — Moi, je n'ai pas été surpris du tout... quand on a lule capitaine Marryat... » Tandis qu'Amélie, pensive, fait ses adieux à son pays, à sa famille, et abandonne son cœur et sa vie à l'homme qui est devenu tout pour elle, Maxime s'inquiète de ce que l'on pense de lui au *café de Paris*; puis s'apercevant que l'air de la mer lui donne de l'appétit, il demande à manger.

Le bâtiment qui hélait la goëlette avait jeté une lettre à bord pour d'Erneville; le capitaine la lui descend. « C'est de mon ami Édouard, ma chère Amélie, il me parle de vous, lui dit Maxime après avoir lu. — Comment, monsieur! vous qui m'aviez promis le secret! » Bientôt Maxime confond Gênes avec Venise, qu'il croit toujours gouvernée par des doges, et cite à l'appui la *Reine de Chypre*, qu'il a vue à l'Opéra; il prend le sud-est pour le nord-ouest. Amélie, qui est fort instruite, s'aperçoit en même temps et de toutes ces bévues et de l'instruction du capitaine; elle se rapproche de la table sur laquelle il écrit, le questionne sur ses voyages, apprend qu'il se trouvait en Grèce à l'époque de l'expédition. « Et, dit-il, bien que la guerre ne fût pas mon état, voyant trois Turcs qui attaquaient une pauvre femme, j'ai reçu cette égratignure à la joue, mais la femme a été sauvée. » Amélie trouve maintenant que la balafre du capitaine lui sied très-bien. Au déjeuner, Maxime demande des huîtres d'Ostende. — Dans la Méditerranée? dit Louis. — Pourquoi pas!... Si nous pouvions au moins pêcher quelques truites. — Dans la mer! s'écrie Amélie. — Voilà, parbleu, d'excellent vin, continue Maxime. — C'est un cadeau que j'ai reçu d'un brave négociant de Marseille, répond Louis, un de mes amis que j'ai eu le bonheur de tirer de



l'eau à la suite d'un naufrage. — J'en ai vu beaucoup de naufrages. — Vous ? — Dans le capitaine Marryat... Mais où cela vous est-il arrivé ? — Près du cap Camarat... dont nous approchons. » Maxime allait boire, il s'arrête... il devient pensif. « Ainsi, monsieur, reprend Amélie en s'adressant au capitaine, vous avez exposé vos jours pour sauver... — Dans notre état cela arrive souvent, et je serais encore tout prêt à recommencer, quoique, à présent, je tiens un peu plus à la vie... Quand on a des projets d'avenir, de mariage... Pourvu que je plaise à ma future. — Pourquoi ne lui plairiez-vous pas ? — Malgré ma bonne envie de la rendre heureuse, je ne puis lui apporter qu'une tournure un peu sans façon, pas d'esprit, peu de connaissances. — Vous vous déliez trop de vous-même, » ajoute Amélie... Maxime n'est plus à la conversation ; il ne boit ni ne mange. » C'est peut-être le mal de mer qui vous tient, lui dit le capitaine. — Alors je vais fumer, car on dit qu'en ce cas il ne faut pas changer ses habitudes, et la mienne est de fumer après déjeuner. Venez-vous me tenir compagnie, capitaine ? — Merci, je ne fume pas. — Un marin ! vous êtes presque aussi sévère qu'Amélie ; pourtant elle devrait excuser ce goût-là... la fille d'un armateur, dit-il en montant sur le pont. — La fille d'un armateur ! répète Louis. — Et d'un commerçant comme vous, ajoute-t-elle. — Comment, madame, vous qui avez une tournure si distinguée... (Elle est vraiment charmante, se dit le brave jeune homme.) Ma future pourrait vous ressembler ? — Sans doute... si elle a été élevée dans une pension convenable. — La meilleure de Paris... son père n'a rien négligé... — C'est comme le mien... Mais j'y songe... Peut-être l'avez-vous connu, il naviguait sur cette mer... Oh ! si vous l'avez connu, vous devez vous le rappeler : un cœur généreux, dévoué, la loyauté même... — Je me rappelle un homme comme celui dont vous me faites

le portrait ; mais je croyais qu'il n'y en avait qu'un au monde... celui dont je vous parlais tout à l'heure... A qui j'ai eu le bonheur de sauver la vie... mais, je l'ai perdu, il y a un an. — Vous le nommez ? — Paul Vernier. — C'était lui ! — Comment ! — C'était mon père ! Ah ! que je suis heureuse de retrouver son ami, son sauveur ! » Louis se sent frappé de stupeur... son mariage... ses rêves de bonheur... tout est détruit ! Il se détourne d'Amélie ; elle s'en plaint. « Pardon, madame, lui dit-il, c'est que si j'ai été l'ami de votre père, je suis encore celui de votre tante... je devais être... son conseil pour un mariage. — Ah ! monsieur, vous allez me trouver bien coupable ; je n'aurais pas dû céder aux suggestions d'une amie, j'aurais dû consulter ma tante... Mais je ne pouvais épouser un homme que je détestais d'avance... on ne m'avait pas consultée... Maintenant, je dois suivre ma destinée... Maxime m'aime... — Et, vous l'aimez, reprend Louis avec amertume ; c'est juste ! Allons, sedit-il à lui-même, chassons ce chagrin de mon cœur. Madame Maxime, ajoute-t-il avec effort, je vous promets de vous aider à fléchir votre tante. — Ah ! que de reconnaissance !... Monsieur Maxime paraît, ajoute-t-elle, pas un mot devant lui ! » Le dandy, le lion du boulevard des Italiens feint d'être jaloux du tête à tête d'Amélie et du capitaine ; le brave homme se défend. « Allons donc, dit Maxime, je plaisante... Jaloux de lui ! ce serait me donner un ridicule... — Vous avez tort, Maxime, de prendre ce ton-là avec un homme que j'estime, que j'honore, reprend Amélie d'une voix sévère. — Si j'étais jaloux, monsieur le capitaine marchand, continue Maxime, je serais méchant, voyez-vous... Ma réputation de courage et de sang-froid est assez bien établie... j'abats des poupées à soixante pas... comprenez-vous ? — Pas le moins du monde, mon cher monsieur ; je ne vois pas de poupée ici, à moins que ce ne soit... » dit-il en le regardant en face. Grandin accourt



prévenir le capitaine que la goëlette est en danger ; une voie d'eau vient de s'ouvrir... Maxime perd la tête ; il s'écrie qu'il veut débarquer ; on le prend pour la manœuvre ; il refuse, sous prétexte qu'il ne peut pas avec son habit ; Grandin lui offre une casaque de matelot. « Je vous trouve bien osé, lui dit-il. — Devant la mer nous sommes tous égaux, » répond le vieux marin. Louis commande la manœuvre, Maxime s'habille en désordre, Grandin ramasse le portefeuille et les lettres qui se sont échappées de l'habit, les dépose sur la table, et entraîne Maxime, qui s'écrie : « Chère Amélie, j'espère que vous m' reverrez... je serai prudent. — Je ne crains rien, se dit Amélie, monsieur Louis a tant de calme et d'intrépidité ! Quelle différence entre ces deux hommes ! mon Dieu ! que l'on apprend vite à se connaître sur un bâtiment... mais au moins cet amour qu'il m'a juré, lui, Maxime, ce n'est pas une illusion. » Elle aperçoit sur la table la lettre qu'il vient de recevoir ; cette lettre est ouverte, elle la lit : « Bonne chance, mon cher » Maxime ; tu es bien l'ami le plus pervers ! » Pendant notre voyage à Marseille, la coquette Hortensia, que je conduis à Nice, » pour qu'elle y retrouve sa voix, recevait » tes soins avec une complaisance qui m'aurait alarmé... mais grâce à notre gageure, » je me suis débarrassé de toi, tu l'as gagnée ; » tu as enlevé ta petite pensionnaire, ainsi » je t'envoie un bon de 3,000 fr. Adieu ; » j'attendrai à Nice le dénouement de ton » roman maritime. » Vous pouvez juger du désespoir de la pauvre Amélie. « Voilà donc l'homme auquel je suis liée pour toujours, se dit-elle ; car, après cet éclat, je ne peux plus retourner en arrière. Oh ! qu'une première imprudence coûte cher ! mais je n'avais autour de moi ni famille ni protecteur ; j'ai été entraînée, trompée, j'étais folle ; la raison me revient... mais trop tard ! » Louis descend la rassurer sur le sort du bâtiment, le danger a cessé... « Pour la fille de ce brave Vernier, dit-il, je me sentais trois fois plus de force... Cependant,

j'avais pris mes précautions ; les canots étaient à la mer, vous y seriez descendue la première. — Et vous ? — Le dernier, comme c'est mon devoir ; — Mais le danger ? dit Amélie avec le plus tendre intérêt. — Maintenant, je veux mourir !... Qui tient à moi ? — Cette jeune fille, pour qui vous formiez des projets ? — Oui ! formez donc des projets ! répond-il avec dérision ; moi qui lui avais ménagé l'existence la plus douce, la plus calme... rien de romanesque, rien de faux, un bonheur si vrai, si durable... — Mais enfin, votre fiancée ? — Ma fiancée ?... je n'en ai plus ! — Comment ! celle dont vous parliez tantôt avec tant de joie ? — Je ne la connaissais pas... je n'étais pas assez beau... tandis que l'autre... un homme si élégant... Adieu ! dit-il, ne pouvant retenir son émotion. — Restez ! je vous en prie... Quel soupçon !... Cet intérêt que je vous inspire... cette émotion, quand vous avez appris qui j'étais... Ah ! parlez ! cette demoiselle, c'était aussi la fille d'un commerçant... d'un ami... dites-moi son nom ? — Ne me demandez rien... laissez-moi ! — Son nom, de grâce !... — *A la belle Amélie*, crie Maxime. — Voilà son nom, » dit Louis, qui sort précipitamment, heurté par Maxime, entrant un verre à la main. « Lui ! se dit Amélie s'asseyant près d'une table, — c'est lui que je devais épouser ! » Maxime, ivre de punch, perd tout respect envers la pauvre fille ; elle appelle au secours, elle veut le fuir... Louis accourt, Maxime tombe sur une chaise et s'endort. « Vous que j'ai méconnu, vous que j'ai offensé sans le savoir, soyez généreux, sauvez-moi !... lui dit Amélie avec effroi, j'implore votre protection. — Contre votre mari ? — Il ne l'est pas, il ne le sera jamais !... Ah ! je ne dois plus appartenir à personne ; mais que je puisse retourner chez ma tante !... Sauvez-moi comme vous avez sauvé mon père. » Elle tombe à ses genoux. » Ah ! relevez-vous, mademoiselle ! ce n'est pas votre place ; je vous crois ; je veux vous croire. Vous êtes malheureuse...



quel bonheur !... Vos pleurs me font de la peine ; mais, en même temps, ils me causent une joie... car vous n'avez été qu'imprudente... Mais, puisque vous m'appeler... me voilà... Amélie, comptez sur moi ! »

Quand Maxime se réveille, elle lui remet la lettre d'Édouard. « Ah ! ah ! dit le lion, c'est charmant !... je me souviendrai de la belle Amélie et du capitaine... — Louis Hurteaux, ajoute Louis. — L'ancien prétendu ? demande Maxime. — Oui... de mademoiselle, qui vous fait ses adieux, et va rejoindre sa tante... — Ma tante ! s'écrie Amélie étonnée. — Votre tante, qui vous aime plus que vous ne pensez peut-être, répond Louis, et qui est à Naples, où elle s'occupe de votre fortune. Grandin, dit-il à son vieux matelot, je l'avais deviné ; monsieur est un contrebandier qui s'était fait passer pour le mari de mademoiselle, afin de déjouer la vigilance de l'autorité... Nous sommes devant Nice, tu vas y conduire monsieur. » Amélie et Maxime se saluent... le lion s'éloigne. « Vous remplirez votre promesse, dit Amélie à Louis d'une voix suppliante ; vous demanderez à ma tante mon pardon. — Je lui demanderai... votre main... si vous y consentez. » Amélie lui tend sa main. « Je comprends, dit Grandin ; nous aurons bientôt une patronne. *Vive la belle Amélie !* » Au dehors les marins répètent : *Vive la belle Amélie !*

Que de notre voile,  
Protégeant l'essor,  
Une heureuse étoile  
Nous conduise au port.

Avouez, mesdemoiselles, que la pauvre pensionnaire l'a échappée belle !... Mon Dieu ! que les apparences sont souvent trompeuses ! Méfiez-vous de ces lettres copiées dans des romans ; craignez que des serments ne soient qu'une gageure !... Mais je vous laisse réfléchir à la moralité de cette jolie petite pièce de M. Fournier, un des collaborateurs de votre journal.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## Beaux-Arts.

### SALON DE 1843.

Troisième et dernier article.

M. AMÉDÉE DE TAVERNE. — *Mademoiselle de Montpensier.*

Mademoiselle de Montpensier, celle qu'à la cour de Louis XIV on appelait la grande Mademoiselle, était une femme de beaucoup d'esprit et de cœur. Supérieure, par cette dernière qualité, à la plupart des hommes de son temps et de sa famille, elle portait dans ses veines plus de sang noble de Henri le Grand que n'en avait Gaston d'Orléans, son père, et même son cousin Louis XIV, en dépit de l'auréole qui brille encore à l'entour de son nom. Cependant, Mademoiselle, négligée par son père, jouée par le cardinal de Mazarin, opprimée par le roi, n'a eu qu'une existence obscure et malheureuse.

Dans sa jeunesse, mademoiselle de Montpensier avait de l'ambition : « C'est le faible des âmes fortes. » Elle rêvait un trône, et se croyait le parti le plus convenable pour Louis XIV, malgré les onze années qu'elle avait de plus que lui. Les troubles de la fronde semblèrent devoir servir ses projets, et furent ce qui les anéantit.

A la bataille Saint-Antoine, le prince de Condé combattait l'armée royale, commandée par Turenne. Paris, en pleine révolte contre l'autorité royale, appartenait au duc d'Orléans. Ce prince, croyant ménager sa paix avec le roi, laissa les portes de la ville fermées à l'armée de Condé, forcée de battre en retraite. C'en était fait du vainqueur de Rocroy et de la fleur de la noblesse, si Mademoiselle, indignée de la lâche politique de son père, n'eût fait ouvrir les portes et tirer le canon de la



Bastille, pour protéger les vaincus. On dit même que les artilleurs hésitant à désobéir à Monsieur, elle mit de ses mains le feu à la première pièce, et Mazarin, furieux s'écria : « Ce coup de canon a tué son mari. »

N'importe; la grande Mademoiselles s'était conduite en *homme* de cœur, en digne descendant de Henri IV.

C'est ce trait chevaleresque que M. de Taverne vient de traduire sur la toile. L'héroïne est sur la plate-forme de la Bastille, entourée de ses dames et de ses officiers dans les costumes pittoresques du temps; elle tient encore la mèche allumée, le coup est parti, et la fumée l'environne. Ce tableau est l'œuvre d'un jeune homme fort épris, je pense, de cette agitation et de cette gaieté qui marquent les temps de la fronde, où l'on se tuait le moins sérieusement du monde. Son tableau a été peint avec amour, on peut le dire; et il vous sera aisé de juger par le trait que vous en donne le journal, combien il y a d'acquis et d'espérances dans le talent de M. de Taverne.

M. BUTTURA, pensionnaire de l'Académie de France à Rome. — *Un paysage historique.*

L'Académie tient encore au paysage historique, c'est-à-dire à l'*idéal* en fait d'arbres, de rochers, de montagnes. Un paysage ainsi composé selon le génie du peintre, il y place à son choix un sujet historique ou mythologique. Le Poussin a laissé des chefs-d'œuvre en ce genre; mais depuis lors les artistes se sont jetés dans une autre voie; ils ont copié la nature, et le *portrait* a remplacé la composition; il n'y a plus qu'à Rome et à l'Académie encore, que l'on cherche dans son imagination ce que l'on trouve à chaque pas devant ses yeux. M. Buttura a passé triomphalement par cette nécessité; son paysage est parfaitement composé et aussi bien exécuté; cependant il semble roide et froid, comparé à des sites qui

n'ont reçu de règles et de symétrie que de la main de Dieu.

M. ÉDOUARD HOSTEIN. — *Ruines de Chabrillan, près Valence.*

Il faut convenir que les seigneurs féodaux savaient bien placer leur demeure; il est impossible de rien voir de plus majestueux que ce site du Dauphiné. Un lac, des bois, de vertes collines dominées par les ruines imposantes du château de Chabrillan, tel est l'aspect du tableau de M. Hostein. C'est une œuvre d'une grande importance; la perspective en est belle, l'air, le jour y circulent largement. Les qualités qui font le grand paysagiste y frappent d'abord, et les défauts, s'il y en a, doivent être minutieusement cherchés.

Les bornes de cet article ne me permettent pas d'analyser un à un les paysages et les marines remarquables qui sont au salon; je vais donc me contenter de vous les indiquer sommairement.

*Une Vue du port de Boulogne*, par M. Eugène Isabey. Nommer le maître qui porte si glorieusement un nom glorieux, c'est classer son œuvre au premier rang. *Deux Vues des environs de Nice*, par M. Léon Fleury, dont le talent correct et consciencieux est bien connu. *L'Intérieur d'un bois*, par M. Koeckkoeck, merveille d'exécution et d'effet. *Les Bords du Tibre*, de feu Auguste Flandrin. *Les Chevaux effrayés dans un bac*, de M. Achille Giroux. Enfin une belle *Vue du château de Chenonceaux*, par M. Ricois.

M. SAINT-JEAN. — *Une Guirlande de fleurs suspendue autour d'une niche gothique contenant l'image de la Vierge.*

La perfection de l'imitation de la nature a été atteinte par M. Saint-Jean, dans ce tableau de fleurs; en outre il est impossible d'avoir une plus gracieuse idée que celle de cette guirlande suspendue à l'image de la Vierge; Toute la flore française est réunie dans cette guirlande : ce sont des roses, des pa-



vots, des tulipes, qui confondent l'esprit à force de velouté, de souplesse, d'éclat; la toile, les contours, les touches du pinceau, tout le matériel de la peinture disparaît, on est en présence de la nature. Il y a entre autres fleurs des roses-thé et une branche de tubéreuses qui ont du parfum.

Plusieurs dames se sont aussi distinguées dans ce genre de peinture. Madame Mège a un très-beau médaillon peint sur porcelaine; je citerai encore les *Iris*, aquarelle de madame Girardin; les *Fleurs et les fruits*, de madame de Chantereine; le *Bouquet*, de madame de Guener; les *belles Digitales* et les *Pois de senteur*, de madame Chenou... Mais pour être juste il faudrait vous faire le catalogue de tout un parterre où chaque fleur est un prodige de science, de grâce et de fraîcheur.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

### Correspondance.

Enfin! la lune rousse a cessé de nous faire subir sa maligne influence... c'est bien heureux!... J'ai cru que nous ne verrions plus ni ciel bleu ni soleil; mais un ciel gris, le vent, le froid, la pluie... c'était triste à ne savoir que devenir. L'hiver, quand le soir arrive, chacun se réunit au coin du feu, pour causer, pour travailler, c'est bien! l'été on va se promener en famille, s'asseoir aux Tuileries, aux Champs-Élysées, c'est bien encore... Mais que faire dans une saison qui n'a ni feu ni soleil... on ne peut que travailler, et la planche que je t'envoie contient le remède contre les mauvais jours à venir, les mauvaises lunes... les ennuis.

Les deux n<sup>os</sup> 1 sont des entre-deux qui se font sur mousseline ou sur jaconas et se brodent au plumetis. Dans l'espèce de zigzag qui est au milieu de l'un de ces entre-deux tu peux faire des points à jour; dans l'autre, tu peux couvrir l'intérieur

des feuilles avec des nœuds ou des pois très-petits et très-rapprochés.

Le n<sup>o</sup> 2 est le modèle de la moitié d'un sac de velours ou de cachemire. S'il est de velours, tu brodes en perles d'acier et les contours de ce sac et les contours qui forment ces dessins; les glands seront en acier ainsi que le fermoir du sac.

Si le sac est en cachemire, tu le broderas en soutache ou en points de chaînette. Si le cachemire est rouge, fais le contour du sac et cette espèce de vermicelle en noir; ces espèces de rosaces en bleu de France. Si tu trouves que ce dessin est trop maigre, ajoute, en dedans de la soutache noire, ou du point de chaînette en cordonnet noir, un rang en jaune d'or, et, en dedans du bleu de France, un rang en bleu pâle. Il te faut un mètre de ganse ronde en soie de la couleur du sac; il te faut trois glands que tu placeras ainsi: un à la pointe du bas, un à chaque pointe des deux côtés. Le sac doit être doublé de gros-de-Naples blanc. C'est le cachemire qui forme la coulisse dans laquelle passe la ganse ronde. Mais avant de te dire où il faut coudre les glands, j'aurais dû t'apprendre à les faire. Prends une carte à jouer (elle a 82 centimètres de haut), coupe-la en trois dans sa hauteur, roule un de ces morceaux de carte sur lui-même, de manière à en former un petit rouleau haut de 27 millimètres et de 20 millimètres de circonférence; arrête ensemble les différents tours qui forment ce rouleau, en les traversant de quelques points; achète du cordonnet très-fin, du rouge et du noir; taille le rouge sur une longueur de 16 centimètres; lorsque tu en as gros comme la moitié de ce petit rouleau, tu noues ces cordonnets au milieu avec du cordonnet pareil, en y faisant plusieurs tours; tu entres le petit rouleau au milieu de ces cordonnets rouges, et quand le petit rouleau en est bien couvert, tu as une aiguille enfilée de cordonnet noir, tu y fais un nœud, tu passes ton aiguille en dedans



du petit rouleau, tu la sors en dehors et tu tournes le cordonnet noir en travers du cordonnet rouge, et le long du petit rouleau en laissant une tête à ce gland; puis tu arrêtes, en dedans du petit rouleau, le cordonnet noir.

Le n° 3 est un dessin d'un col de tulle de coton avec application; tu garnis ce col d'un picot.

Le n° 4 est un coin de mouchoir qui représente un vaisseau battu par les vagues, avec ces mots : *Telle est la vie*; tu vois que cette devise convient à tout le monde. Tu montes ce mouchoir sur un métier. Avec du fil d'Écosse tu brodes les mâts et les cordages en point de cordonnet; les côtés du bâtiment au passé, en partant d'un bout jusqu'à l'autre, et reprenant dans chaque point du carré précédent pour former le carré qui suit; quant au drapeau, tu laisses la couleur du milieu sans la broder; la première tu la couvres de nœuds, et la dernière tu la couvres de points au passé.

Le n° 5 est un autre coin de mouchoir représentant une étoile, avec ces mots : *Je guide et j'éclaire*. Cette devise convient à une mère, à une institutrice. Les nuages se font en point de cordonnet; l'étoile se brode entièrement au passé, en partant de la ligne du milieu de chaque pointe. Je te conseille de faire ensuite un œillet au milieu de cette étoile.

Tu m'as demandé une marmotte, en voici une, n° 6. Prends un carré de tulle de coton ou d'organdy de 40 centimètres, taille-le sur les contours de ce modèle, en laissant de quoi faire un petit ourlet. Achète du tulle de coton haut de 2 centimètres et long du double du contour de cette marmotte; fronce-le, couds-le à l'ourlet; replie la marmotte de manière à ce que le chiffre 12 retombe trois centimètres au-dessus du chiffre 15; fais deux grosses rosettes en ruban de satin gros vert ou gros bleu (le satin se porte cet été), couds-les des deux côtés de la marmotte ainsi repliée. Avec deux longues épingles d'or, attache sur tes ban-

deaux ou derrière tes longs tire-bouchons les deux côtés de cette marmotte.

Le n° 7 est le modèle d'un mantelet de gros-de-Naples noir, à la *Marie-Antoinette*. On forme, comme tu vois, trois plis en dedans que l'on coud sur chaque épaule; les deux étoiles indiquent l'espace où l'on forme deux plis que l'on arrête seulement par un point au milieu et dans le sens de la ligne pointée. Ce mantelet se garnit d'un ruban de gros-de-Naples ou de satin noir haut de 7 centimètres plissé à plis ronds et formant deux têtes, ou en étoffe pareille à celle du mantelet; ces bandes doivent être hautes de 8 centimètres; dans les ourlets on met une petite ganse et on fronce ces bandes du haut et du bas en formant deux têtes.

Une de nos amies me demande de lui envoyer des patrons de grandeur naturelle (comme si c'était possible)! elle dit que sa couturière ne comprend rien à nos réductions... mais alors qu'elle les lui explique! Supposons qu'elle veuille faire ce mantelet dont le patron ne représente que la moitié. On voit que la longueur porte le chiffre 120, la largeur le chiffre 70; on achète donc 2 mètres 40 centimètres de gros-de-Naples de 70 centimètres de large, on le plie en deux dans sa longueur, on l'étend sur une table; on prend un crayon blanc, une règle, on tire la ligne qui est sur la gauche; avec son mètre, on tire ces lignes pointées; on place ses chiffres des deux côtés, puis on coupe, et on arrondit selon ce que les chiffres exigent. Ces chiffres représentent des centimètres.

On fait ces mantelets en mousseline unie, garnis de dentelle froncée légèrement; — en mousseline brodée à courant, au crochet, garnis d'une mousseline pareille, festonnée à larges dents de loup des deux côtés, et plissée à plis ronds, en formant deux têtes.

On fait encore ces mantelets en gros-de-Naples glacé, garnis de gros-de-Naples pareil, festonné à l'emporte-pièce et plissé à



plis ronds, toujours en formant deux têtes.

Ces mantelets s'attachent sur la poitrine par une rosette de ruban de gros-de-Naples, ou de satin, pareil à la garniture; en satin rose ou bleu, si le mantelet est de mouseline; ou en étoffe pareille, si le gros-de-Naples est glacé.

Le n° 8 est le patron d'un vêtement pour un petit garçon de quatre ans. Les chiffres, à partir du zéro, n'indiquent, comme tu le vois, que la moitié de la largeur de ce vêtement, qui est aussi large du devant que du derrière; quant à la hauteur, elle n'est indiquée que de 60 centimètres, ce qui fait 120 pour le devant et le derrière; mais l'étoffe ayant 125 centimètres de large, il reste 5 centimètres pour les remplis. Achète 80 centimètres de mérinos bleu-ciel en cinq quarts de large, c'est-à-dire large de 125 centimètres. Le mérinos est ordinairement plié en deux; laisse-le ainsi plié, puis taille-le sur ce modèle. De cette manière il n'y a pas de couture sur les épaules, ni devant ni derrière; mais il y en a une de chaque côté, et de chaque côté de cette couture on fait deux plis plats qui se regardent et se rapprochent. Ces deux plis se font depuis le chiffre 26 jusqu'au chiffre 32, au bas de ce qui forme le gousset, et sous la ceinture. A partir de l'ouverture du cou on fait sur l'épaule, et de chaque côté, 5 plis plats qui descendent vers le bas de la manche; sur chaque pli est un bouton de soie bleue, bombé; on a 50 centimètres de ganse ronde en soie bleue, on la plie en deux, on la passe derrière le premier bouton, on la croise, on la rapproche devant le second bouton, on la croise; ainsi de suite jusqu'au dernier bouton; alors on fait deux boucles, on laisse deux bouts égaux et on les effile après y avoir formé un nœud. — La ceinture se fait double, en mérinos; pour qu'elle se tienne ferme on introduit au milieu une toile gommée. — La ceinture s'agrafe devant, en dessous. Pour broderie tu peux faire le dessin n° 2, planche V. — Il est bien entendu que quelle que soit la largeur de l'étoffe que tu

choisirais, il ne faut pas de couture sur les épaules. — Sous ces manches larges et relevées on voit un gros bras de petit garçon, ou des manches longues fermées au poignet par un bouton.

Le n° 9 est ce vêtement tout fait. C'est celui que le comte de Paris portait le jour de son baptême. Il était en cachemire blanc; au lieu de boutons, c'étaient des rosettes de satin blanc; ses bras étaient nus.

Le n° 10 est le chapeau qu'il portait; ce chapeau était en cachemire blanc — l'été, les petits garçons portent de ces chapeaux en paille jaune.

Le n° 11 est une casquette qui est, selon moi, plus gracieuse; il faut y ajouter deux rubans pour la nouer sous le menton. Ces casquettes se font aussi en paille.

Le n° 12 est la pantoufle arabe dont je t'ai donné le patron, planche V. Celle-ci est en maroquin. Achète du maroquin rouge et du maroquin bleu. Sur le modèle n° 8, taille un patron bleu et un rouge; sur le modèle n° 9, taille deux patrons rouges et deux bleus. Sur le patron en maroquin bleu, n° 8, taille des ronds et des rosaces; sur les deux patrons de maroquin rouge, n° 9, taille une rosace: cela se fait à l'emporte-pièce. Ton cordonnier placera le morceau de maroquin bleu sur le rouge et les deux morceaux de maroquin rouge sur les deux bleus; de cette façon, à travers du bleu on verra du rouge, et à travers du rouge on verra du bleu; puis pour cacher les coutures qui réunissent les côtés au dessus, on coud deux petites ganses plates, une rouge et une bleue.

C'est fini, grâce à Dieu! et pour toi et pour moi, car tous ces ouvrages ne sont amusants qu'à exécuter.... et puis.... ma pendule sonne, et semble me rappeler que j'ai quelque chose à te dire... elle a raison ma pendule... aussi je reprends mon tableau de Paris.

— Il est midi; moins de voitures roulent, moins de cris se font entendre.... c'est que



les trois quarts de Paris font leur second déjeuner en famille. — Il est une heure ; la femme riche donne des ordres à son maître d'hôtel ; la femme qui veut paraître riche peut louer des pâtés, des poissons, les plus beaux fruits, qui après avoir orné sa table iront reprendre place chez le marchand de comestibles ; la femme de l'employé, son cabas caché sous son châle, se rend furtivement au marché ; la rentière n'ira qu'à quatre heures pour profiter des objets non vendus, et de la hâte que les marchands de la campagne ont de quitter Paris... car depuis un an la rentière voit ses dépenses augmenter d'un tiers sans voir augmenter ses revenus... — Il est deux heures ; on n'entend que le bruit des voitures, tout autre bruit a cessé : le marteau, la truelle et la scie se reposent... les ouvriers, leur morceau de pain sous le bras, entrent chez le marchand de vins, s'asseyent sur un banc, devant une table sans nappe, déploient un lambeau de papier graissé qui contient un morceau de porc acheté tout cuit chez le charcutier voisin, et demandent un *canon*. — La jeune mère, enveloppée dans un long cachemire de l'Inde, rabat le demi-voile de sa fille, égalise les plis de son écharpe de Barège, et toutes deux partent pour faire des visites, des emplettes. — Celles qui ont des propriétés à la campagne s'apprêtent à partir, et vont chez madame Charadin acheter du canevas-ficelle pour des tapis de cheminée, des descentes de lit ; sur ce canevas, malgré sa grosseur, on est parvenu à exécuter les plus jolis dessins. Ce canevas coûte 6 fr. le mètre ; en huit jours on a fini un de ces tapis. — Le *lion* se réveille, fume son cigare, lit le compte rendu du dernier *sport*, reçoit son bottier, son tailleur, discute la forme d'un gilet, la forme d'un habit. — La *lionne* passe chez son sellier, sa modiste, son joaillier, son marchand de bric-à-brac ; elle y découvre le sabre qui tua Holopherne, la vielle de Fanchon, un soulier de la reine Berthe au long pied, une dentelle de point de Venise qui a servi

de colerette à Anne d'Autriche, une bague en marcassite que portait la reine Christine de Suède... Lorsqu'elle a placé toutes ces antiquités sur le velours de son dressoir d'ébène, elle monte à cheval, et Lion et Lionne se rencontrent au bois — Les petites mamans se rendent aux Tuileries, veillant de l'œil sur leur premier né, que porte une servante dans le costume de son village ; elle s'assied, abritée par une caisse d'oranger, tire sa broderie de son sac, travaille, tandis que son enfant, armé d'une pelle en bois, élève des montagnes de sable qu'aussitôt il renverse. Plus loin, des jeunes filles de huit à dix ans sont assises en cercle près de leur gouvernante ; elles tricotent, elles brodent, elles causent entre elles, discutent un fait de notre histoire nationale, un point de broderie, une règle de conduite dans le monde. — Il est quatre heures ; les demoiselles de dix-huit ans, donnant le bras à leur père, se promènent dans l'allée des *filles à marier* (celle de Diane chasseresse), et la promenade est assez difficile, embarrassée qu'elle est par les cordes que tiennent les petites filles pour se faire sauter mutuellement, par les cerceaux et les balles qui viennent vous rouler dans les jambes. — Il est cinq heures ; la Bourse se ferme, les ministères, les administrations ouvrent leurs portes pour laisser sortir une fourmilière d'employés qui se répandent dans tout Paris, heureux de respirer un air pur et de secouer la poussière de leur bureau. — Il est six heures ; dans chaque maison se fait entendre : « Madame est servie ! » Paris dîne... moins les ouvriers ; ils attendent la fin de la journée pour dîner en famille... Mais il reste encore du monde sur les quais, sur les places, dans les rues... Nous ne sommes plus au temps de Charles le Gros, où les Normands, remontant doucement la Seine dans leurs bateaux, vinrent, sous prétexte que nous étions en paix, mais bien pour surprendre Paris à l'heure du dîner, car alors tout Paris dînait à la même heure... heu-



reusement, les Normands furent aperçus et vigoureusement repoussés.... Ne voilà-t-il pas que je te parle histoire, et que le Paris ancien me fait oublier le Paris moderne....

Mais laissons les Parisiens à table, seul moment de repos qu'ils aient dans toute la journée... Une demi-heure !... je ne connais pas de pays où l'on mange si peu, si proprement, et si vite... Parlons un peu toilette.

L'écossais est une mode générale ; les hommes portent cravates, gilets, pantalons écossais ; les femmes, écharpes et robes ; les petits garçons, casquettes, chausettes, vêtements... tout est écossais.

Voilà, selon moi, de jolies toilettes. Pour aller à la messe ou en visites : robe de pékin de soie à larges raies gris-poussière ; façon amazone, manches amadis. — Echarpe de barège blanc. — Chapeau de crêpe blanc, ruban de satin blanc croisé tout simplement sur la passe. — Col et manchettes de dentelle.

Pour dîner en ville ; pour soirée : robe de barège écossais à carreaux bleus sur fond blanc, faite à la Vierge, manches courtes. — Ceinture de gros-de-Naples bleu nouée devant. — Fichu à la *Marie-Antoinette* en tulle de coton, garni d'une dentelle à peine froncée, retenu sur la poitrine par une rosette de gros-de-Naples bleu. — Deux rosettes de gros-de-Naples bleu laissant retomber deux ou trois bouts de ruban longs de 10, 12 et 14 centimètres, posés entre l'oreille et les tresses de cheveux relevés derrière la tête. — Mitaines de soie noire. — Souliers de prunelle noire.

Pour rester chez soi : Robe de mousseline de laine rayée. — Corsage froncé sur les épaules, manches courtes ou longues en biais. — Col et manchettes en jaconas brodés en points de chaînette, ou doublés et piqués en points arrière.

Pour sortir, ajoute à cette toilette une longue pèlerine garnie d'une dentelle, blanche ou noire, légèrement froncée ; mets un chapeau de paille garni de ruban gros bleu ou gros vert, froncé pour former deux têtes,

bordant la passe de ton chapeau et tournant autour de la forme pour revenir croiser sur la passe. — Sac de cachemire gros bleu ou gros vert brodé en perles d'acier. — Souliers de prunelle boutonnés sur le côté.

Les petites filles portent des chapeaux de paille pareils aux nôtres, des robes écossaises en mousseline de laine ; le corsage tout froncé est monté sur une pièce d'épaule, cette pièce est entière ou décolletée ; s'il fait froid, on ajoute une grande pèlerine garnie d'un effilé aux couleurs de la robe. Les manches sont en biais courtes ou longues, le pantalon garni d'une dentelle guipure, des bottines.

Voilà, je crois, tout ce qu'il peut t'être utile de savoir pour tes toilettes d'été... A propos, tu me demandes si les vers que tu as été chargée de m'envoyer seront insérés dans notre journal.... Hélas, non !... les uns n'ont pour eux que la pensée, les autres que la forme, et à nous il nous faut tout : la forme, la pensée... nous sommes difficiles...

J'ai bien de la peine à te quitter aujourd'hui... il ne faut pourtant pas que j'abuse de ton amitié... Adieu donc !... Non !... pas encore... seulement quatre lignes !

Sais-tu pourquoi les canards ne vont jamais au spectacle ?

— C'est qu'on laisse les *cannes* à la porte. Adieu ! pour la dernière fois.

J. J.

### *Éphémérides.*

Juin, en latin *junius*.

Chaque jour de ce mois, chez les Romains, était un jour de fête consacrée à un dieu, à une déesse, à un souvenir mémorable, à la tempête, à l'intelligence, excepté le 22, qui passait pour un jour néfaste, parce que ce jour-là Titus Flaminius fut vaincu par les Carthaginois. Les jeux olympiques, si célèbres chez les Athéniens, commençaient au mois de juin. Les Béo-



tiens faisaient à la même époque les jeux de l'hippodromie ou des courses de chevaux ; mais les plus illustres étaient ceux des grandes Panathénées, ou Athénées, fêtes célébrées en l'honneur de Minerve, et instituées, dit-on, par Orphée. Elles duraient trois jours. On y distribuait des prix pour les courses à cheval, pour les combats gymniques, où les athlètes combattaient nus, et le troisième jour était destiné à la poésie et à la musique.

Ausone personnifie ainsi le mois de juin, dont Mercure était la divinité tutélaire : « Juin est nu ; il montre du doigt une horloge solaire, pour signifier que le soleil commence à descendre ; il porte une torche ardente et flamboyante pour indiquer les chaleurs de la saison qui donne la maturité aux fruits de la terre ; derrière lui est une faucille, cela veut dire que, dans ce mois, on se dispose à la moisson. Enfin, à ses pieds est une corbeille remplie des plus beaux fruits qui viennent au printemps dans les pays chauds. »

Juin est le sixième mois de notre année. Le soleil entre au signe du cancer : c'est dans ce mois qu'arrive le solstice d'été, et que les jours sont les plus longs. Ils commencent à décroître vers la fin.

#### HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 28 juin 1245, le pape Innocent IV, étant au concile de Lyon, donna le chapeau rouge aux cardinaux, pour marque de leur dignité et de l'obligation qu'ils avaient contractée de donner leur sang pour la cause de Dieu et de son Église.

#### Mosaïque.

Au mois de septembre 1838, lorsque les Druses, qui visitaient les serviteurs de Dieu

établis dans le Liban reçurent une lettre terrifiante de leur émir qui les menaçait de sa colère s'ils continuaient leurs rapports avec la mission, un Scheik, beau vieillard à barbe blanche, à l'air vénérable, déclara, dans son langage oriental, que, quel que fût le lieu où il allât, il emporterait l'Évangile dans sa main droite ; que si l'émir la lui coupait, il le mettrait dans sa gauche ; que s'il lui coupait la main gauche, il le cacherait dans sa bouche ; que s'il le lui arrachait de la bouche, il le garderait dans son cœur !

(Archives évangéliques.)

Près de Canton, un jeune garçon nommé Holein, fatigué du travail de la journée, était couché sur une natte de jonc, lorsqu'il fut réveillé par le bruit que faisait un voleur qui venait d'escalader sa chambre. Sans remuer de dessus son coussin, et clignant seulement d'un œil, à la clarté des étoiles brillantes, il vit le voleur s'emparer de tous les objets à sa convenance ; mais voilà qu'il porte une main sacrilège sur un pot de terre vide placé dans un coin. « Ah ! pour l'amour de Dieu, se mit à crier Holein, laisse-moi ce pot, afin que demain je puisse faire la soupe à ma mère ! » Le voleur s'arrête saisi d'épouvante et de remords. « Dors en paix, répond-il d'une voix tremblante, je ne dépouillerai pas un tel fils. » Et, après avoir déposé son butin, il sortit en essuyant les larmes qui coulaient sur sa figure.

Depuis il ne vola plus.

*Traduit de l'allemand par le docteur JOST.*

Faire durement l'aumône, c'est dissoudre une perle dans le vinaigre, c'est dépouiller la charité d'un de ses caractères essentiels, qui est la bénignité.

Cardinal DE CHEVERUS.







# Moëla



34 des Demoiselles de l'année 1877.

A. S. Calvère d'après Boverie.

Im. Lemerre, Bonaparte & Co.

« Bretons ! jurez de mourir pour notre pays pour notre roi pour mon père ! »